A 2325/C

B. XVIII. 24

BW. 362

Cablean septiant

blanc

lun 3

Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b22017665

FRAGMENS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DES PROGRÈS DE LA MÉDECINE,

DANS L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER.

Par C. F. V. G. PRUNELLE, (de l'Isère.)

BIBLIOTHÉCAIRE-ADJOINT DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

שטטו רבים י תובה הרעת׃

Multi pertransibunt, et scientia erit multiplex.

DANIEL. cap. 12.

A MONTPELLIER,

De l'Imprimerie de JEAN MARTEL AINÉ. An 9.

PROFESSEURS

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

Médecine légale.	G. J. RENÉ, Directeur.
Physiologie et Anatomie.	C. L. DUMAS. J. M. J. VIGAROUS.
Chimie.	J. A. CHAPTAL. J. G. VIRENQUE.
Matière médicale et Botanique.	A. GOUAN. J. N. BERTHE.
Pathologie.	J. B. T. BAUMES. P. LAFABRIE.
Médecine opérante.	A. L. MONTABRÉ. . . . . .
Clinique interne.	H. FOUQUET. V. BROUSSONET.
Clinique externe.	J. POUTINGON. A. MEJAN.
Accouchemens, maladies des Femmes, éducation physique des Enfans.	J. SENEAUX. . . . . .
	Paul-Joseph BARTHEZ.
	Auguste BROUSSONET.

Calle
Bd. 36x
WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

A

CHARLES-LOUIS

DUMAS,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE,

L'HONNEUR DE SON PAYS, LA GLOIRE DE NOTRE ÉCOLE,

PHILOSOPHE SENSIBLE,

MON MAITRE

ET MON AMI.

A

LA MÉMOIRE

DE FANNY OLYMPE BONAFOUS

SON ÉPOUSE,

ROMAINE PAR SES VERTUS, FRANÇAISE PAR SON CŒUR;

MOISSONNÉE DANS LA FLEUR DE SES ANS.

QUAND un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne se tait-il ? Qu'a-t-on à faire de ces doubles emplois ? Mais je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un habile homme ! Vous venez dans ma bibliothèque, et vous mettez en bas les livres qui sont en haut, et en haut les livres qui sont en bas : c'est un beau chef-d'œuvre.

Lettres Persanes.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

De l'histoire de la médecine et de son objet.

Ingenia maximorum virorum tota tibi inspicienda sunt, tota tractanda. Res geritur et per lineamenta sui opus nectitur, ex quo nihil subduci sine ruinâ potest. Senec. epist. 33.

I.

L'histoire de la médecine n'est pas bornée, comme on semble l'avoir cru jusqu'ici, à présenter dans un ordre chronologique une longue série de faits et d'observations, et à en faire connoître les véritables inventeurs. Ce n'est là qu'un des objets de cette histoire : le second et sans doute le plus intéressant est de rendre compte des moyens que l'homme a employés pour parvenir à ces découvertes ; d'exposer la méthode dont il s'est servi pour les lier et les combiner, pour en chercher l'explication, et en déduire des conséquences qui forment un corps de doctrine, un système d'après lesquels il ait pu se conduire.

II.

Cet enchaînement, cette liaison des phénomènes qu'une

observation constante a recueillis, appartiennent à la philosophie (1). Son histoire est donc inséparable de celle de la médecine. Démocrite avoit dit depuis long-temps dans une de ses lettres à Hippocrate : ἱστορίην σοφίης δοκέω ἰητρικῆς ἀδελφεὴν καὶ ξυνοικον. Et cependant l'histoire de cette science semble être devenue le partage exclusif de quelques érudits. Aucun des Médecins philosophes que notre siècle a produits en si grand nombre, ne s'en est encore occupé.

III.

Observons au reste que la philosophie et la médecine n'ont pas toujours marché du même pas. Tantôt les raisonnemens ont manqué aux faits ; tantôt les faits aux raisonnemens. Quand l'esprit humain a embrassé un mauvais système, c'est qu'il n'avoit pas encore assez de justesse pour en apercevoir les défauts, assez d'étendue pour en approfondir tous les détails. Le système le plus absurde a presque toujours quelques aspects sous lesquels il est vrai ; mais il ne l'est jamais que pour les faits qu'il embrasse. Il perd cet avantage, dès qu'on en trouve de nouveaux qui n'ont pas d'analogues dans les faits déjà connus. Alors on est forcé d'imaginer successivement un second, un troisième système, et ainsi à l'infini. De cette manière,

---

(1) « *La philosophie*, dit Adam Smith. Ess. philos. t. 1. p. 167, » *est la science des principes de la liaison des choses* ». Son usage en effet est de réunir les connoissances éparses, de généraliser les vérités particulières ; et c'est dans ce sens qu'on pourroit dire avec HOMÈRE, que la philosophie a déchiré le bandeau qui couvroit les yeux de l'homme, et qu'elle lui a fourni les moyens de se connoître lui-même et d'étudier la nature.

Ἀχλὺν δ' αὖ τοι ἀπ' ὀφθαλμῶν ἕλον ἣ πρὶν ἔπῆεν
Ὄφρ' εὖ γιγνώσκῃς ἠμὲν θεὸν ἠδὲ καὶ ἄνδρα. ΙΛΙΑΔ. Ε.

l'homme a parcouru en tout genre le cercle immense des suppositions, et le cercle plus grand encore des erreurs, avant de parvenir à la vérité dont le caractère est de confirmer, d'expliquer les phénomènes passés, et d'être confirmée à son tour par les phénomènes futurs.

IV.

La médecine n'est pas encore tellement distincte, tellement séparée des autres branches des connoissances humaines, que son histoire puisse en être considérée isolément. Toutes les sciences ont des rapports et une marche semblable qui est celle de l'esprit humain. Mais comme elles ne se perfectionnent que d'une manière successive, chacune d'elles prend à son tour un empire absolu sur le siècle qui la voit naître et se perfectionner. Alors le bruit qu'elle fait dans le monde, l'extrême considération dont jouissent ses inventeurs, tournent de son côté tous les esprits, attirent sur elle l'attention générale. Les Médecins ne sont pas ordinairement les derniers à partager cet enthousiasme aveugle : peu à peu ils abandonnent l'étude de l'homme pour ne s'occuper que de la science à la mode, dont ils se servent ensuite dans l'exercice de leur art. Il est même assez simple qu'ils cherchent ainsi à expliquer des phénomènes qu'ils ne connoissent pas, ou que du moins ils connoissent mal, par d'autres qui leur sont plus familiers.

V.

L'histoire ne feroit point assez en exposant les vérités découvertes ; elle doit aussi s'occuper des erreurs de l'esprit humain et de leur influence sur la marche des sciences. Il est des vérités utiles qui n'ont dû souvent leur naissance qu'aux erreurs qui les avoient précédées. L'étude même de ces erreurs est d'une très-grande importance : car l'expérience du philosophe, comme celle du pilote, est la connoissance des écueils

où les autres ont échoué ; et sans cette connoissance, il n'est point de boussole qui puisse le diriger (1).

V I.

Mais faudra-t-il compter au nombre de ces erreurs, les opinions médicales des divers âges, alors qu'elles ne seront plus les nôtres? Non sans doute. Les maladies, ainsi que l'esprit humain ont éprouvé leurs révolutions. Nous voyons que certaines d'entr'elles dont parlent les Médecins anciens, ne sont plus aussi fréquentes de nos jours ; quelques-unes ont même fini par disparoître ; d'autres se sont développées et ont modifié et même dénaturé celles qui co-existoient avec elles. Le système des maladies a donc revêtu différentes formes ; l'homme n'a donc pas été le même dans tous les siècles. C'est que la manière de vivre des peuples, leur gouvernement et leurs mœurs diffèrent aussi selon les temps et les lieux. Notre globe a lui-même éprouvé de grands changemens : les climats sur-tout en ont subi de considérables par les effets de la culture, et qui sont indépendans des premiers. Ne rapportons donc pas aux changemens qui se sont opérés dans le système de nos connoissances médicales, ceux qui sont survenus dans le système de nos maladies. Si les observations nous manquent souvent pour préciser cette distinction importante, les annales de la nature, ou l'histoire physique des temps, du sol et du régime ne nous manqueront pas ; et ces monumens seront sans doute bien plus incontestables que les témoignages des hommes, où le préjugé et le manque de connoissances jouent toujours un si grand rôle.

---

(1) *Corrigit enim sequentem lapsus prioris et de reprehensione antecedentis exempli nascitur emendatio.* SYMM. epist. 10.

VII.

Que celui qui veut traiter de l'histoire de la médecine, s'attache donc à faire connoître la nature des maladies qui ont régné dans chaque siècle et l'esprit qui y dominoit à la même époque; qu'il indique les secours avec lesquels cette science s'est avancée, et les entraves qui l'ont retardée; qu'il expose ensuite les idées médicinales qui ont résulté de toutes ces causes. Alors cette histoire ne sera plus, comme nous l'avons vu si souvent, le recueil des opinions isolées de quelques hommes; mais elle montrera comment leurs idées se sont successivement accumulées, et comment l'une a conduit à l'autre; elle fera voir comment de petits pas en ont préparé de plus grands, et comment l'esprit d'une génération s'est composé en partie de celui de la génération précédente.

VIII.

Après avoir dit ce que les hommes ont fait pour la médecine et ce qu'elle a reçu des autres sciences, il reste à dire ce que la médecine a fait pour les hommes, et ce que les autres sciences ont reçu d'elle. Je m'attacherai sur-tout à faire voir tout ce que la philosophie a gagné d'être cultivée par des Médecins, et à examiner sous quel point de vue un des plus grands hommes de l'antiquité a pu dire : ὁ μόνον μετάγειν τὴν σοφίην ἐς τὴν ἰητρικὴν, ἀλλα τὴν ἰητρικὴν ἐς τὴν σοφιὴν. (1). C'est là sans doute où l'étude de la médecine a rendu les plus grands services à l'espèce humaine. Le plus important peut-être qu'on lui doive, c'est d'avoir accoutumé l'esprit à ne

(1) ΙΠΠΟΚΡ. περὶ εὐσχημοσυνῆς.

voir que les faits dans les faits eux-mêmes, à ne s'arrêter qu'à leursr elations évidentes ; c'est d'avoir détruit les croyances les plus absurdes, les préjugés les plus ridicules, éclairé l'étude de l'entendement et enseigné l'art de le conduire et de le perfectionner (1). Aussi n'est-ce pas sans raison que Descartes proposoit de régénérer l'esprit humain par l'étude de la médecine (2).

IX.

Une distinction que l'on ne fait point ordinairement et qui n'en est pas moins réelle quoique contestée, c'est que l'histoire des sciences diffère de celle des empires. Celle-ci montre les ouvrages des hommes en corps de nation, parle des intérêts de tous et de leurs efforts réunis. Le peuple n'est pour rien dans l'autre. Les savans font encore aujourd'hui même, une classe à part. La multitude ignore les sciences et n'a que ses préjugés à léguer à ceux qui les cultivent. Parmi ceux-là même, le plus grand nombre est encore peuple, et n'est destiné qu'à suivre aveuglément les idées du petit nombre d'hommes de génie à qui il est donné de conduire et d'élever l'esprit humain. Ceux-là seuls sont véritablement les auteurs des progrès, les autres ne font que suivre leurs traces. Il est donc un certain nombre d'hommes qui ont tellement influencé les destinées des sciences, qu'on peut, pour ainsi dire, tout leur rapporter. Cette influence doit sur-tout se faire remarquer dans l'histoire d'une École

---

(1) Chaptal. Discours prononcé en l'an 5.

(2) *Si ratio aliqua inveniri possit quæ homines sapientiores et ingeniosiores reddat quàm hactenus fuerunt, credo illam in medicinâ quæri debere.* Cartesii Diss. de methodo. 6. §. 2.

vouée à un enseignement particulier, et dont les membres nombreux ne peuvent tous avoir la même capacité de génie. Les noms de quelques-uns des grands hommes dont s'honore l'École de Montpellier, feront donc comme autant d'époques saillantes auxquelles on peut ramener les différentes révolutions qu'y a éprouvées la médecine ; et ces époques sont au nombre de six.

X.

Nous placerons en tête de la première de ces époques Arnauld de Villeneuve, cet homme célèbre que la médecine et les arts ont presque le même droit à revendiquer. La seconde sera celle du renouvellement de la médecine grecque ; le grand Joubert en fait la gloire ; il sappa les préjugés de son temps, réduisit l'autorité des anciens à sa juste valeur, et osa penser d'après lui-même, dans un temps où il n'étoit encore permis de penser que d'après les autres. A la tête de la troisième, viennent se placer trois Médecins fameux, Dulaurent, Rivière et La Chambre qui, rendant à la nature ses droits, ou plutôt les attribuant à l'ame, ont préparé le Stahlianisme si favorable à la médecine clinique. Dans la quatrième l'observation est abandonnée ; autant d'hommes, autant d'idées ; la médecine n'est plus qu'un mélange monstrueux d'hypothèses; il est douloureux d'avoir à compter dans cette époque le premier anatomiste philosophe, le célèbre Vieussens. Bordeu et ses disciples forment la cinquième époque ; ils rappelèrent une partie des vérités qu'on s'étoit efforcé de proscrire dans la précédente, et furent les restaurateurs de la vraie médecine Hippocratique. Enfin Barthez parut et éclaira la médecine d'un jour nouveau ; il la purgea de toutes les erreurs qu'y avoient introduites les différentes sectes des Médecins et des Philosophes. Des idées purement spéculatives qui l'agitoient auparavant, il la ramena à l'observation des effets réels. Il pensa qu'en connoissant bien l'enchaînement de tous les phénomè-

nes, on en connoîtroit assez la nature ; qu'une bonne méthode de philosopher étoit le seul moyen d'y parvenir ; il employa cette méthode, et nous verrons dans notre dernière époque quels ont été ses succès.

Tel est le plan que je m'étois proposé de suivre pour tracer l'histoire des progrès de la médecine dans l'Université de Montpellier. Mais forcé par des circonstances impérieuses à livrer mon travail à l'impression avant qu'il fût terminé, je ne puis offrir à mes Juges que quelques fragmens informes et rassemblés à la hâte. J'ose espérer cependant qu'ils accueilleront avec indulgence un ouvrage qui, pour être exécuté d'une manière digne de son objet, exigeoit et des connoissances plus étendues que les miennes, et un temps que je n'ai pas eu.

PREMIERS TEMPS.

Les sciences suivent toujours les destinées des empires. A l'approche des Barbares qui vinrent renverser l'empire romain, elles avoient fui de l'occident, et ne laissoient à leur place que l'ignorance la plus profonde. Celle même d'entre elles dont l'étude étoit le plus évidemment liée au bonheur de l'homme, la médecine n'échappa à la proscription générale, que pour devenir le partage exclusif de quelques hommes hardis et intéressés qui s'en emparèrent afin de mieux tromper, et d'abuser plus facilement de la crédulité des peuples. Ce ne fut donc point, comme quelques historiens se sont plûs à le dire, l'art de guérir et de soulager leurs semblables, que voulurent exercer les Prêtres. Un assemblage informe de fourberies et de superstitions lui fut subtitué. A leurs yeux, les maladies ne furent qu'un fléau dont Dieu se servoit pour punir les crimes. C'étoit par des offrandes et des prières qu'on devoit en obtenir la guérison. La fourbe et l'ignorance des Moines avoient fait de chaque tombeau, de chaque relique de Saint, un spécifique pour telle ou telle maladie (1). Nous nous rappelons encore d'avoir vu de nos jours les lieux où se rendoient ces oracles, remplis d'*ex voto*, de cuisses, de bras, de magots de cire, en mémoire des cures qui s'y étoient opérées.

Ce n'est pas, au reste, aux Prêtres Nazaréens seulement qu'on peut adresser ces reproches. Dans les temps d'ignorance et de barbarie, les maladies internes ont toujours été regardées comme sortant du cours ordinaire de la nature et comme le résultat de la colère céleste. La guérison en a été conséquemment attribuée aux ministres des religions. Les peuples barbares les ont toujours regardés comme des médiateurs placés entre l'homme et la divinité, et comme le canal ordinaire des influences que le ciel exerce sur la terre. Chez les plus instruits, comme chez les plus ignorans de ces ministres, les progrès de la médecine n'ont été qu'un but secondaire, qu'un moyen de perpétuer ou d'étendre leur pouvoir. Ils n'ont cherché la vérité que pour répandre des erreurs; et il ne faut pas s'étonner qu'ils l'aient si rarement rencontrée.

Heureusement qu'à ces mêmes époques où la médecine s'est trouvée dans les mains des Prêtres, les maladies ont été pour l'ordinaire moins nombreuses. Alors les hommes presque sauvages et vivant selon les lois

(1) *Conf.* passim *Gregorii Turon. hist. Francorum 1568 in-8°. Aimoini gesta Dei per Francos. 1567, in-8°. Christ. Gothfr. Gruneri nosologia historica. Jena. 1795. in-8°.*

de la nature, bergers, chasseurs, ou laboureurs, sont parvenus à un âge très-avancé, sans éprouver la plupart des maladies des nations civilisées. Tels furent nos robustes ancêtres sortant des forêts de la Germanie. Presque toujours en guerre, ils ne savoient qu'attaquer ou se défendre. Leur façon de combattre donnant tout l'avantage à la force du corps ; leur éducation, leur manière de vivre ne tendoient qu'à l'augmenter. Ils ne dûrent conséquemment être susceptibles que de ces maladies auxquelles expose l'obligation de faire de grands efforts, que de ces maladies inflammatoires communes aux habitans de nos campagnes et au petit nombre des François de nos jours que leur constitution robuste rapproche encore de celle de leurs aïeux. Mais ces maladies étoient alors bien moins funestes qu'elles ne le sont devenues depuis lors ; la nature suffisoit presque toujours à en opérer la guérison, et la médecine étoit ignorée parce qu'elle étoit à peu près inutile (1). Les seules connoissances médicales qu'on cherchât à acquérir, avoient pour objet de soulager le corps, dans les cas d'accidens extérieurs que le genre de vie dont nous venons de parler, devoit rendre très-fréquens. Mais plus heureuse que sa sœur, la chirurgie ne fut point avilie par les mains qui l'exercèrent. Elle devint le partage des Grâces ; et c'étoit chez leurs Dames que ces fiers guerriers trouvoient au retour des combats tous les secours dont ils avoient besoin. Elles avoient même, si l'on en croit les romanciers qui ont décrit les mœurs de ce temps, des connoissances assez étendues. Elles savoient réduire une luxation, une fracture, arracher le fer d'une plaie, et prévenir l'inflammation par l'application de quelques plantes (2).

Les maladies des François ne purent rester long-temps aussi simples. Bientôt ils prirent les mœurs et les vices des peuples qu'ils avoient vaincus. Presque en même temps ils perdirent cette liberté dont ils étoient auparavant idolâtres ; et la santé publique ne s'allie pas avec la servitude. A la mort de Louis-le-Débonnaire sur-tout, l'autorité s'étant divisée entre un nombre infini d'officiers militaires, ceux-ci devinrent autant de tyrans qui se firent une guerre continuelle. Le désordre civil entraîne presque nécessairement à sa suite le désordre physique. La désolation des campagnes fut extrême. Elles se convertirent en forêts,

(1) Tels sont encore, au rapport de Forskal, les peuples de l'Yémen. *Arabia felix aliam medendi artem et quasi primævam monstrat, ex herbis spontaneis petitam. Populus ignorat artis instituta et præceptis domesticis satis habet Ideò diffusa non est pharmacopæa ruralis et formulæ summè simplices. Sunt quidam in hâc vel illâ urbe Medici chemicam praxim colentes ; sed gens quæ nostris moribus sanitatem non corrupit, illa nostrorum morborum numerum, quoad magnam partem, feliciter nescit.* Flora ægyptiaco-arabica. in Præfat. Hauniæ. 1775. in-4°.

(2) *Conf.* Perceforest. tom. 5 p. 40. Pasquier, *Recherches, etc* pag 817. Saxon. *Histoire des Peuples du Nord, Recherches sur l'origine de la Chirurgie.* 1744. pag. 5 et 6.

en landes et en marécages. Les famines les plus horribles se firent sentir, et devinrent de jour en jour plus fréquentes. Les maladies naquirent en foule, et l'on ignoroit également les moyens de les prévenir et de les combattre. Il eut fallu d'autres connoissances en médecine que celles que l'on avoit eues jusqu'alors; mais les peuples étoient trop ignorans pour savoir même où ils pouvoient les puiser.

Au milieu de tout ce désordre, un peuple antique s'élève. Avec lui les sciences vont sortir de l'avilissement où elles sont plongées depuis tant de siècles. Vainqueurs de l'Asie et de l'Afrique, les Arabes ajoutent encore l'Espagne à leur vaste domination. Cette belle contrée, théâtre de leurs triomphes, devient aussi celui des sciences et des arts. La France méridionale va bientôt jouir des mêmes biens. Son voisinage, la beauté de son climat les lui assurent. Fixés déjà en grand nombre dans ces provinces par des conquêtes qu'ils ne peuvent conserver, un sol fertile, un commerce avantageux qui ne se fait que par les mains des Maures, les y retiennent encore en foule. Une ville naissante les attire sur-tout par l'avantage de sa position. Bâti à peu de distance de la mer et dans un de ces sites heureux qu'on diroit que la nature a choisis tout exprès pour être un jour le patrimoine du génie, Montpellier devient leur rendez-vous général, et le siége de cette École fameuse qu'ils ont fondée et dont les travaux ont tant fait pour la civilisation et la gloire de la France.

Les Juifs confondus parmi les Arabes, et répandus en plus grand nombre chez les Chrétiens, étudient aussi les sciences et sur-tout la médecine qui devient pour eux une branche nouvelle de commerce. Depuis long-temps les Rois et les Papes même choisissent leurs Médecins parmi ceux de cette nation. Leurs Écoles ont rempli la Gaule narbonnoise. A cette époque, Narbonne, Lunel, Béziers, possédoient les plus célèbres; et Montpellier en 1160 réunissoit les plus savans de leurs Docteurs (1).

Tout semble donc m'autoriser à conclure que ces deux peuples se sont réunis pour donner naissance à l'École de médecine de Montpellier. Il n'est pas entré dans mon plan de faire les recherches nécessaires pour déterminer l'époque précise de cet établissement. L'ouvrage du célèbre Astruc m'a paru renfermer à peu près tout ce qu'il est important de savoir sur cet objet (2).

On ne passe pas tout d'un coup du siècle obscur de l'ignorance et de la barbarie à la lumière de la société. Les hommes qui apportèrent la

---

(1) Voyage de Benjamin, fils de Jonas, traduit de l'hébreu par Aria-Montanus, La Haie, 1735. p. 2. et suiv.

(2) Histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier, par Astruc. p. 17.

médecine parmi nous avoient aussi leurs erreurs, leurs préjugés. Les Arabes avoient transporté dans la pratique de cette science, l'astrologie judiciaire et les talismans. Ces idées qui faisoient partie de la philosophie cabalistique des Juifs, trouvèrent encore chez eux une plus grande croyance. On consultoit à chaque instant les aspects, les conjonctions des planètes ; on se conformoit aux conséquences qu'on croyoit devoir en déduire, et l'astronomie paroissoit être devenue la partie la plus essentielle de l'art. Ces erreurs s'enracinèrent et s'étendirent encore de plus en plus à la faveur des ténèbres qui couvroient les lieux où ces opinions avoient été transplantées Mais on n'en doit pas moins vouer à la reconnoissance les hommes qui, dans ces temps malheureux, osèrent s'occuper des sciences ; car le sacerdoce et la féodalité qui eurent toujours un intérêt égal à perpétuer l'ignorance, se liguoient pour les proscrire.

Cependant l'emploi de quelques bons remèdes, et les effets heureux qu'on en voyoit résulter, établirent bientôt une distance immense entre la médecine de ces nouveaux-venus et celle qu'exerçoient auparavant les Prêtres. Aussi l'Université de Montpellier étoit-elle déjà parvenue sur la fin du onzième siècle, au plus haut degré de célébrité (1). Les étrangers y accouroient en foule ; les uns pour recouvrer la santé qu'ils avoient perdue, les autres pour y puiser l'instruction dont ils étoient avides. Les Papes, le Rois étrangers même alloient y choisir leurs Médecins. Partout ailleurs, il suffisoit d'être théologien pour être réputé savant : les revêries et les puérilités qu'on débitoit à ce titre, étoient la seule chose qu'on enseignât. L'École de Médecine de Montpellier n'eut longtemps d'autre rivale que celle de Salerne (2). Ce n'est point que je

---

(1) L'évêque Salisbury, grand voyageur et observateur attentif, qui écrivoit en 1150, atteste que long-temps avant cette époque, on se transportoit de Paris à Salerne ou à Montpellier pour étudier la médecine. Crevier, *Histoire de l'Université de Paris, tom 1. pag. 249.*

(2) Je ne pense pas qu'on puisse opposer à ce que j'avance, les historiens qui ont fait remonter l'origine de l'université de Paris jusqu'à Charlemagne. Cette idée qui n'a pu naître que dans le cerveau désœuvré de quelque Moine, n'a plus de place dans celui d'aucun homme sensé. Mais, en supposant même qu'elle fût admissible, il n'en resteroit pas moins vrai que la Faculté de Médecine n'a été introduite dans le corps de l'Université de Paris que vers le milieu du quatorzième siècle. On n'y enseignoit dans le principe, comme le témoigne Rigord dans son histoire de Philippe Auguste, que la théologie et l'Écriture sainte : *Ferventi desiderio sacram paginam et theologiam tantùm docebant.* Ajoutons encore au témoignage du Moine de St. Denys, celui de Pasquier qui dit nommément à la page 817 de ses *Recherches* : « En cette » France nous ne commençâmes à connoître l'usage de la médecine que bien avant » sous la troisième famille de nos Rois pour le moins. Ni nos histoires anciennes, » ni nos romans faits à plaisir, images de ce qui s'est passé par la France, ne nous » donnent aucun renseignement. » Après tout cela, que penser du Docteur Hazon

veuille

veuille ici faire revivre un préjugé ridicule heureusement détruit de nos jours. Les corps lettrés, de même que les familles particulières, n'en ont pas plus de droits à l'estime publique, lorsqu'ils peuvent présenter une suite d'aïeux qui se prolonge dans les siècles les plus reculés. Mais il n'en est pas moins vrai qu'une École dont l'existence remonte à des temps éloignés, a dû nécessairement influer sur les progrès de la science, en conservant soigneusement, en transmettant aux générations successives le dépôt précieux des connoissances, augmenté par les travaux des grands hommes qu'elle a produits. Un homme vit quelques instans : une École embrasse des siècles.

Dans ces temps de superstition et d'ignorance, tout devenoit suspect aux chrétiens, venant de la part des infidèles. La faveur dont les Médecins Maures jouissoient les rendit odieux aux prêtres. Ceux ci les accusèrent de magie (1), et voulurent les priver de l'honneur des succès qu'ils obtenoient dans la pratique de la médecine, pour les attribuer à des causes surnaturelles (2). C'est ce qu'il n'étoit pas difficile de persuader au peuple, à une époque où les événemens les plus ordinaires étoient regardés comme miraculeux, et où l'on croyoit que la divinité devoit intervenir pour quelque chose dans les moindres actions des hommes. De cette manière on essayoit d'interdire à ces Médecins l'exercice d'un art qu'ils honoroient de leur savoir. On y étoit même déjà parvenu en partie, lorsqu'un des Seigneurs de Montpellier, Guillaume fils de Malthide, par un édit donné en 1180, permit le libre exercice de la médecine à tous ceux qui en seroient capables, de quelque pays et de quelque condition qu'ils fussent (3).

---

qui, dans sa notice des Médecins célèbres de la Faculté de Paris, donne comme un fait hors de doute que les Écoles de Cordoue, de Tolède, de Salerne et de Montpellier sont sorties de cette Université ? Qui ne sait pas que sous Charles-Magne qu'on veut faire passer cependant pour le restaurateur des lettres, toutes les études se bornoient à apprendre le chant grégorien, le comput ecclésiastique, les constitutions des Moines et quelques principes de grammaire ? Ignore-t-on qu'on fut plus ignorant encore sous le regne de ses successeurs ? Alcvvin même, le grand Alcvvin, le prodige de ce temps, n'en savoit pas davantage. Je m'étonne, et on s'étonnera sans doute avec moi, que l'historien de la Faculté de Médecine de Paris ait prétendu en imposer sur des faits aussi connus.

(1) C'étoit là du reste un nom commun à toutes les sciences depuis que les Sarrasins et les Juifs s'occupoient exclusivement de leur étude. Tous ceux qui s'y appliquoient avec eux, étoient nommés Mages ou Magiciens, et dévoués en conséquence aux supplices les plus horribles. Méhégan, *Tableau de l'histoire moderne, tom. 2.*

(2) *Casarii Monachi miraculorum et historiarum memorabilium, lib.* 10. Office pour la fête des miracles de Notre Dame des Tables. Montpellier, 1772. in-8°. Préface. *Georgius Ragusius, de divinatione. lib. 2. epist. 6.*

(3) *Gariel, Series Præsul. Magalon.* Pag. 229.

Cet édit qui rendoit à la science l'esprit de liberté si nécessaire pour ses progrès, ne put réprimer tous les abus. Aucune épreuve n'étoit encore établie pour décider du savoir de ceux qui se vouoient à la profession de Médecin. On avoit été accoutumé à en voir d'ignorans : à ce titre, chacun croyoit avoir les qualités requises pour l'être. Ce désordre avoit duré long-temps ; il falloit une autorité bien respectée pour le faire cesser. L'Ecole qui se composoit davantage tous les jours de chrétiens, ne pouvoit mieux faire que de se mettre sous la protection de la cour de Rome dont le pouvoir étoit alors sans bornes. En 1220 un de ses légats, le cardinal Conrard, arrêta par une bulle que nul à l'avenir ne seroit admis à la régence et à la pratique de la médecine, sans avoir auparavant été reconnu capable par les docteurs régens et approuvé par l'évêque diocésain (1).

La forme ecclésiastique que cette bulle donna à l'Ecole de Montpellier ne nuisit point aux progrès de la science. Les professeurs en conservèrent long-temps cet esprit libre et indépendant que leur avoient légué les Arabes ; les Juifs continuèrent encore à être reçus parmi eux. Il est même probable qu'alors l'enseignement (2) prit une forme plus régulière. Nous avons droit du moins de le présumer d'après la discipline établie par la bulle dont nous venons de parler ; mais on se borna vraisemblablement toujours à commenter les Arabes. Aristote régnoit en maître dans leurs écoles, et ses subtilités donnèrent une mauvaise direction aux premiers efforts que fesoit l'esprit humain pour ressusciter les sciences. On n'a donc pas à attendre de grandes améliorations ; ce n'est pas dans les temps dont nous parlons, qu'il faut aller chercher des découvertes. On ne doit considérer ce premier âge, que comme servant d'introduction, que comme préparant la voie à une époque plus éclairée.

Le besoin a été le père des arts et des connoissances de toute espèce. Les objets qui se rapportent aux plus pressans de ces besoins, sont

---

(1) Archives de l'Université de Médecine.

(2) Il seroit curieux sans doute de rechercher en quelle langue cet enseignement avoit pu se faire dans le principe. D'après l'analogie d'origine qu'ont entre elles les Écoles de Montpellier et de Salerne, il paroît raisonnable de penser que dans toutes deux, les leçons se fesoient de la même manière. Or on sait qu'à Salerne Élisée enseignoit en hébreu, Pontus en grec, Abdalha en arabe, selon que leurs auditeurs étoient Juifs, Grecs ou Sarrasins. (a) A quoi bon effectivement se seroient-ils servi de l'idiôme des peuples chez qui ils habitoient, lorsque ces peuples étoient encore trop ignorans pour sentir même le besoin de s'instruire ?

(a) *Ackermann, Regimen sanitatis Salerni. Gotting. Meza, Tentamen historiæ medicæ. Hafniæ, 1795. 8°. tom. 1. p. 173.* Clifton, Etat de la médecine ancienne et moderne. Paris. *in-12.*

toujours étudiés les premiers; et c'est par cette raison sans doute que le renouvellement des lettres a commencé par la médecine. On doit de plus aux Médecins de cette époque, la restauration des autres branches de nos connoissances. Eux seuls en savoient assez pour les apprécier à leur juste valeur; et on les vit à la fois médecins, philosophes, mathématiciens, astronomes. Ces études diverses adoucirent les mœurs et l'on vit bientôt dans le midi de la France la galanterie et la politesse Maures, succéder à toute l'apreté et la barbarie des Goths. Delà ces troubadours si fameux dans nos anciens romanciers. Les plus célèbres de tous vivoient à Montpellier ou dans les environs, et se répandoient ensuite dans le reste de l'Europe (1). Tout parut alors se dépouiller de la dureté des siècles précédens, et un certain bon goût se répandant de proche en proche, et passant des personnes les plus instruites à celles qui l'étoient moins, rendit le commerce de la vie aussi brillant, aussi agréable qu'il pouvoit être dans ce temps. Mais ce ne fut pas tout encore; l'esprit humain avait fait trop de progrès pour en demeurer à ce point. Les peuples voulurent regagner une partie de leurs droits usurpés. Des provinces entières osèrent pour la première fois se soulever contre leurs tyrans; et en remontant aux sources de la religion dont les prêtres leur avoient jusqu'alors dérobé la connoissance, on les vit adopter un christianisme plus épuré. En effet, celui qui a lu les récits des guerres des Albigeois et des Vaudois, a du sentir que l'amour de la liberté, que l'empire de la raison sont de tous les siècles. L'histoire des persécutions que ces peuples eurent à souffrir, tiendra toujours le rang le plus honorable dans celle des combats que la raison a eu à soutenir de tout temps contre l'ignorance et le fanatisme.

C'est ainsi que notre art éclaira le monde. Il n'y eut pas de ville, de village si petit qu'il fut, qui ne se ressentît des lumières que répandoient autour d'eux les Médecins élevés dans les écoles Arabes. Comme les plus instruits, comme les seuls propres à dissiper l'ignorance de ces siècles, ils commencèrent dès-lors à détruire une foule de ces préjugés et de ces vaines terreurs qui, répandant sur la vie de l'homme leur funeste influence, ne font de son existence entière que le fardeau le plus pénible.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

A peine connoissons-nous les noms de quelques uns des hommes qui ont figuré dans les deux siècles que nous venons de parcourir.

(1) Boucher, Histoire de Provence. Aix fol tom. 1.
Histoire littéraire des Troubadours, par Millot, Paris 1774. in-12. tom. 1.

Ces temps arides de notre histoire n'ont pas dû nous arrêter long-temps ; et nous nous sommes hâtés d'arriver à l'époque où l'Université de Montpellier produisit un homme célèbre, le premier dont nous ayons conservé les écrits.

Placé entre les médecins ignorans, dont nous venons de parler, et les médecins plus instruits que vont former ses travaux, Arnauld de Villeneuve devoit encore tenir aux premiers et conserver une grande portion de leurs erreurs, il ne put échapper sur-tout à l'astrologie judiciaire. Mais le premier dans un siècle qu'il élevoit avec lui, ce grand homme n'a dû garder de cette erreur que ce qu'il a été forcé d'en retenir ; sa croyance est celle à laquelle il n'a pu échapper, c'est donc la croyance qui appartient essentiellement au siècle. Cette manie de vouloir parvenir à la connoissance de l'avenir par celle du mouvement des astres, ne devoit qu'augmenter de plus en plus par l'étude de la philosophie scholastique qui détournoit les hommes de l'observation de la nature, et réalisoit toutes les abstractions qu'ils s'étoient faites pour en faciliter l'étude. Elle étoit alors au plus haut degré de splendeur dans les Écoles de Paris, où la réunion du péripathétisme à la théologie lui avoit donné naissance. Elle étoit le chemin de la considération et de la fortune. Les meilleurs esprits sentirent le besoin d'en faire leur étude unique (1). Arnauld s'y livra avec passion pendant ses premières années.

(1) Pouvoit il même y avoir d'autres études que celle là dans une ville où l'arabe, alors la seule langue de communication entre les savans, étoit tellement ignorée, que Raymond Lulle proposant au Pape Honorius IV d'y en établir des écoles, on ne put trouver les maîtres nécessaires pour les remplir ; et le projet resta sans exécution jusqu'au regne de Henri III [a]. Arnauld de Villeneuve ne dut donc pas y apprendre la médecine [b], on ne l'y enseignoit pas encore ; et la plus grande partie des livres de cette science étoit dans une langue que personne n'entendoit. Le long séjour que ce Médecin passe pour avoir fait à Paris, n'a donc pu être employé qu'à l'étude de la théologie et de la philosophie scholastique. Cependant la Faculté de Médecine de cette ville le réclame pour un de ses membres ; et il y a bien plus, c'est que ce même Hazon, dont nous avons déjà cité l'ouvrage, veut à toute force qu'il en aie été le Doyen. Pour venir à bout de le prouver, il a fait usage d'un artifice bien simple ; car il n'a eu qu'à substituer le nom d'Arnauld à celui d'un certain Jean de Villeneuve que Chomel disoit avoir exercé cette charge en 1335. Mais malheureusement pour notre historien, Arnauld est mort plus de vingt ans avant cette époque ; et cet artifice devient trop grossier pour n'être pas aperçu au premier coup d'œil. Du reste, c'est-là la moindre des sottises de ce Docteur ; et il ne sera peut-être pas tout-à-fait inutile d'avertir ici que tous ces personnages Illustres qui figurent avec tant d'éclat dans son ouvrage et dans celui de Chomel, ne sont pour la plupart que des Chanoines

[a] Crevier, *Hist. de l'Université de Paris.* 1761. *in*-12 *t.* 2. *p.* 112. *Notice des manuscrits de la Biblioth. nat. Paris* in-4°. *t.* 1.

[b] *Vie d'Arnauld de Villeneuve, par Pierre Joseph de Haitze. Aix 1719, in-16. p.* 20.

Bientôt une ardeur infatigable pour l'étude et la passion extraordinaire de tout savoir, lui fit entreprendre des voyages dans les contrées les plus éloignées. Il parcourut ainsi successivement une grande partie de l'Asie et de l'Afrique, l'Espagne et l'Italie (1). L'instruction ne se répandoit pas alors facilement, comme aujourd'hui, d'un bout du monde à l'autre. Les livres étoient rares, et des hommes instruits placés souvent à de grandes distances, étoient presque les seuls qu'on eut à consulter. Ce médecin savoit l'arabe, l'hébreu, le grec; et les auteurs savans de toutes ces langues lui étoient également familiers (2). Il apprit tout ce qu'on connoissoit de son temps sur la médecine et les autres sciences naturelles. Il étudia sur-tout beaucoup la chymie dont il avoit puisé les premiers principes chez les Arabes. Mais cette science se réduisoit encore chez ce peuple à rechercher les moyens capables d'opérer la transmutation des métaux. C'étoit une des folies du temps par laquelle les plus grands hommes même étoient entraînés. Un but plus simple, plus raisonnable n'eut pas suffi pour en encourager l'étude. Arnauld fut donc alchymiste; et c'est du mélange qu'il fit de cette science avec le galénisme et l'astrologie, que résulta la doctrine qui lui acquit de si nombreux partisans (3); doctrine qui, deux siècles après, reparut triomphante entre les mains de Paracelse.

L'attention ne s'étoit encore portée que sur un petit nombre d'objets.

---

de la Cathédrale de Paris et de quelques autres Eglises [c]. A la vérité quelques-uns de ces Chanoines sont cités quelquefois comme Médecins; mais ce n'est jamais que par rapport aux places qu'ils occupoient en cette qualité auprès de nos Rois. C'est-là le seul fondement de toute leur réputation médicale; et c'est pour nous une raison de plus, pour en conclure l'état pitoyable où étoit alors la médecine dans la capitale de la France.

(1) *Arnaldi Villanovæ Medici præstantissimi opera omnia. Lugduni. 1520. fol. cap. de Vinis, in initio.*

(2) Il traduisit de l'hébreu le fameux livre du Tetragrammaton; il fit une version des lois d'Hippocrate qu'on a insérée dans le recueil des Médecins barbares, et donna la traduction du traité d'Avicennes sur les forces du cœur, ainsi que de quelques autres ouvrages des Médecins arabes. Haitze, ouvrage cité p. 126. Voyez aussi *Conringii introductio in universam medicinam. in-4°. Halæ. 1726. p. 129.* J. F. Carrere, Bibl. litt. hist. et crit. de la médecine ancienne et moderne. Paris 1776. in-4°. tom. 1. p. 198. G. Naude, Apologie pour les grands hommes accusés de magie. Amst. *in-8.°*

(3) Les leçons d'Arnauld de Villeneuve lui firent une réputation si grande, qu'elles attirèrent de tous les points de l'Europe tous ceux qui avoient envie de s'instruire. Avant cet homme célebre, les Français alloient étudier chez les étrangers; depuis Arnauld de Villeneuve, les étrangers vinrent chez les Français. Haitze, ouvr. cit. p. 46.

---

[c] *Histoire de la Ville et de l'Eglise de Paris.* in-12.

Toutes les connoissances humaines se réduisoient à quelques notions de médecine et d'astronomie. Alors c'étoit une belle idée sans doute et bien conforme au caractère de l'esprit humain qui aime à tout agrandir, à tout généraliser que de faire de l'homme, le centre et le but unique de tout ce qu'on connoissoit dans l'univers. On pensa donc que le corps humain dépendoit du ciel, et étoit enchaîné à tous ses mouvemens. Les planètes avoient une influence spéciale sur les viscères. Le corps entier étoit un petit monde, μικροκοσμος; et chacune de ses parties exécutoit des fonctions analogues à celles du grand tout. Ainsi, le cœur considéré comme le principe de la vie de l'homme, fut comparé au soleil qui est la source de la chaleur, le principe vivifiant de toute la nature. Il en prit le nom, il en reçut les influences. Le cerveau et la moëlle des os furent assimilés à la lune, et ces parties devoient croître et décroître avec elle. Le cœur d'où naissoit le mouvement, le cerveau d'où partent les idées, avoient la liaison les plus intime; ils étoient les organes les plus essentiels du corps humain; ils y tenoient le même rang; ils y exercoient la même action que les deux grands luminaires, sur les divers corps célestes. Les autres planètes eurent aussi leur influence particulière; Jupiter l'exercoit sur les poumons, Mars sur le foie, Saturne sur la rate, Vénus sur les reins et Mercure sur les parties de la génération. Les noms des planètes et des organes se confondirent; chacun de ces derniers fut appelé comme l'astre auquel on le rapportoit (1).

Comme alchymiste, Arnauld de Villeneuve attribua aussi à chaque planète une action particulière sur les métaux; et, en conséquence de cette action, l'or fut nommé Soleil, l'argent Lune, le vif argent Mercure, le fer Mars et le plomb Saturne (2). On n'étoit pas encore assez avancé pour décider de ce que cette opinion pouvoit avoir de réel ou de faux. Tous les efforts de la philosophie n'avoient abouti jusques là qu'à découvrir le méchanisme et les formes du raisonnement. Il se composoit de mots; on crut que ces mots exprimoient ce que les objets étoient en eux mêmes, et on n'en dut pas rechercher ailleurs la nature. Le métal et le viscère qui portoient le même nom eurent donc des rapports intimes, et l'on attribua dès-lors au premier la vertu spécifique de guérir toutes les maladies de l'autre. L'or fut donc regardé comme le remède souverain des maladies du cœur; et les teintures solaires passoient pour être éminemment cordiales, avoient des vertus admirables pour guérir les maladies rebelles telles que la lépre. Elles devoient

(1) *Arn. Vill. De regimine sanit. et de physicis ligaturis.* Passim.
(2) *Rosar. philosophorum.*

retarder la vieillesse et prolonger la vie pendant long-temps (1). L'argent fut affecté au cerveau, le fer au foie et ainsi des autres métaux.

L'analogie établie entre le corps humain et le reste de l'univers n'est pas encore complète. Composé des mêmes parties, le petit monde doit être aussi de la même nature que le grand, et renfermer les mêmes principes. Il est donc formé, selon la doctrine dont nous parlons, de quatre substances analogues aux quatre élémens avec lesquels Pythagore avoit construit le monde. Chacune de ces substances possède deux des qualités primitives attachées aux élémens, mais de manière que l'une des deux domine toujours sur l'autre. Le sang est la principale des quatre; il ressemble à l'air en ce qu'il est humide et chaud. La pituite a de l'affinité avec l'eau; elle est froide et humide. La bile jaune semblable au feu est chaude et sèche. Enfin, la bile noire est, comme la terre, sèche et froide. On appliqua aussi cette théorie des quatre qualités élémentaires, aux quatre saisons de l'année, aux quatre parties du jour, aux quatre âges de l'homme. La température chaude et humide appartient au printemps; le chaud et le sec à l'été; le sec et le froid à l'automne, et le froid et l'humide à l'hiver. Ces variations des saisons se répètent aussi dans le corps humain; il change de nature selon que le Soleil est plus ou moins avancé dans son cours. Le juste mélange ou l'excès de quelqu'une des qualités de ces humeurs, le bon ou le mauvais état des organes constituent la santé ou les maladies. Mais la santé n'est pas la même chez tous; l'homme et la femme, l'enfant et l'adulte ont des *complexions* différentes, et ces *complexions* varient encore en raison des climats. La proportion des humeurs peut n'être pas toujours la même, les organes peuvent être modifiés de certaine manière, sans qu'absolument il existe de maladie; et c'est cet état qu'on nommoit alors complexion ou tempérament. On en reconnoissoit quatre bien marqués qui tiroient leur dénomination de la qualité qu'on supposoit abonder dans chacun d'eux. La maladie existe toutes les fois qu'une humeur devient exhubérante, ou que les planètes exercent une influence pernicieuse sur quelque organe (2). Delà les maladies sanguines, bilieuses, etc. Delà les différentes affections organiques, telles que la fièvre dont l'origine est dans le cœur, et qui, survenant après une longue exposition au Soleil, est sous la dépendance directe de cet astre. Tels sont encore les catarrhes maladies cérébrales et lunaires, qui s'engendrent au clair de la lune, et dont les accès par cette raison ne reviennent que le soir (3).

---

(1) *De conservatione juventutis et de retardatione senectutis. cap.* 2.
(2) *De conferentibus et nocentibus principalibus membris corporis. De regim. sanit. cap.* 8.
(3) *De regimine sanitatis.* Passim.

Il ne suffisoit pas encore de connoître les qualités des humeurs et d'avoir déterminé le nombre de leurs altérations. Une philosophie qui vouloit rendre raison de tout, ne pouvoit se contenter de l'expression pure et simple d'un fait. Voulant donc savoir et ne pouvant comprendre d'où venoient ces différentes températures, elle les placa dans le Ciel, les distribua aux signes du Zodiaque ; et de cette manière on substitua à un effet qu'on ne comprenoit point, un effet qu'on ne comprenoit pas mieux. C'est ainsi que de tout temps on a cru faire beaucoup en mettant une difficulté à la place d'une autre. Les signes du Zodiaque étoient encore trop nombreux, relativement au petit nombre des qualités qu'ils devoient posséder. Plusieurs furent réunis, et en assemblant ceux qui étoient dans le trine aspect, ce qui comprend un espace de 120°, on formera des trigones qui reçurent le nom de *triplicités* (1).

Ces triplicités sont au nombre de quatre, comme les élémens auxquels elles correspondent, comme les qualités qu'elles doivent produire. La première est chaude et sèche ; c'est celle du feu et de la bile. La seconde est froide et sèche ; elle se rapporte à la terre et à la mélancholie. La troisième est chaude et humide ; l'élément et l'humeur sur lequels elle influe sont l'air et le sang. Enfin, la quatrième a l'eau et la pituite sous son domaine, et est froide et humide (2).

Ainsi l'homme subordonné aux corps célestes est forcé d'en éprouver les influences. Enchaîné aux mouvemens des astres, il n'est plus qu'un être passif dont tous les pas sont nécessaires, tous les actes prévus par la connoissance de ce mouvement. Avec ce système plus de liberté, le matérialisme est inévitable (3). Et ces principes une fois établis, il est

(1) *De judiciis astronomiæ.*

(2) *De judiciis astronomiæ. De regimine sanitatis.*

(3) Aven' roës et la plupart des philosophes arabes croyoient que toutes les parties de l'univers correspondoient les unes aux autres et qu'elles participoient à la même ame, qui, divisée entre un grand nombre d'êtres, rentroit à leur décomposition dans la masse générale [a] L'esprit de cette philosophie qu'Arnauld de Villeneuve avoit adoptée, parut même jusques dans les ouvrages de théologie qu'il avoit écrits dans sa jeunesse. Il avança dans quelques-uns qui furent condamnés par l'Inquisition, que Dieu ne demande aux hommes, ni prieres, ni offrandes ; qu'il ne les jugera que sur les vertus qu'ils auront pratiquées, et non d'après l'encens brûlé sur ses autels. Parmi ces vertus, l'exercice de la médecine tenoit selon lui le premier rang. Il assura que les peines éternelles n'étoient destinées qu'à ceux qui, comme les Moines, donnoient de mauvais exemples. Cet homme célebre croyoit encore, que rien de ce que Dieu avoit une fois ordonné ne pouvoit changer, et que Dieu lui-même étoit assujetti à cet ordre immuable qui jamais ne s'interrompt. Ces opinions devinrent celles d'une secte de philosophes ou de théologiens Espagnols, qui furent nommés *Arnaldistes.* Je remarquerai même que presque tous les bibliographes se sont trompés en prenant les *Arnaldistes* pour des Médecins.

[a] *Brucker.* Hist. crit. philosoph. t. 2.

clair

clair que la vie entière, la destinée de l'homme, dépendent du moment où il voit le jour, où il entre dans le courant qui doit l'entraîner. Aussi croyoit-on pouvoir déterminer d'une manière précise à la naissance d'un enfant quelle seroit sa constitution et ses maladies ; et par cela même la médecine se trouvoit réduite à ne plus être qu'une sorte de diætétique. Étoit-t-on menacé d'une maladie ou d'un accident quelconque par l'influence de la constellation sous laquelle on étoit né ? On cherchoit de suite à s'en préserver par l'usage des alimens et des remèdes qui, soumis à une autre constellation, détruisoient l'influence de la première. Mais, comme c'étoit sur-tout entre les planètes et les métaux que régnoit le rapport le plus parfait, quelques Médecins, outrant en cela les idées d'Arnauld de Villeneuve, crurent qu'il suffiroit de porter sur soi un talisman composé de métaux fondus ensemble et gravés sous certaines constellations, pour s'approprier toute la vertu et la protection des planètes avec lesquelles ces métaux étoient en rapport. Ce dernier préjugé qui ne fut cependant jamais le partage des Médecins instruits, paroît même avoir duré assez long-temps. On trouve dans une lettre du fameux Gerson, écrite en 1428, qu'il reprochoit à un Médecin de Montpellier de prescrire pour le mal de reins, un talisman où étoient gravés un lion et certains caractères (1).

Celui qui a parcouru l'histoire des sciences a dû voir plus d'une fois que les erreurs les plus absurdes en ont même servi les progrès. Tel fut le système dont nous venons de parler. Ne s'occupant que de la connoissance des moyens capables de produire et de prévenir les maladies, il provoqua l'avancement de l'hygiène, tout en lui donnant des bases absurdes. A cette époque la médecine étoit encore peu avancée. Depuis l'irruption des Barbares il avoit fallu entreprendre d'étudier de nouveau, comme si l'on n'avoit jamais rien su. Et alors sans doute c'étoit la méthode la plus naturelle, la plus utile, qu'avant de chercher à combattre les maladies par des remèdes, on s'occupât des causes qui peuvent les produire et des moyens d'en prévenir l'action.

Les Médecins de ce temps s'attachèrent donc beaucoup à cette partie de la médecine, qui a pour objet la conservation de la santé. Le plus célèbre d'entre eux, Arnauld de Villeneuve, commenta le poëme de l'école de Salerne, qui ne contenoit encore que quelques préceptes sur le choix et les propriétés des alimens. Il y ajouta des observations précieuses sur la mesure et la proportion de l'exercice et du repos, du sommeil et de la veille, sur l'influence de l'air et des différens climats. Car l'action de ces objets étant moins sensible que les effets du régime, n'avoit pu être observée que beaucoup plus tard. On

(1) Gerson, *Epist. tom.* 1. *editionis postremæ Antuerpianæ.*

regrette que les observations d'Arnauld de Villeneuve n'aient pas toujours le mérite d'être originales ; mais on en trouve cependant plusieurs qui méritent attention, et qui sont très instructives sur les usages et les coutumes de ce siècle.

Tels sont quelques passages du *Regimen sanitatis*, où nous voyons que de grands changemens s'opéroient déjà dans les mœurs françaises, depuis les temps dont nous avons parlé. L'ascendant que les femmes prirent alors dans la société, et qui étoit une suite de l'esprit chevaleresque des nobles, introduisit une politesse, une galanterie auparavant inconnues. L'art de plaire, dont elles sentirent presque aussi-tôt le besoin pour assurer leur empire, devint leur passion dominante. Elles négligèrent leurs devoirs les plus sacrés pour s'y livrer sans mesure. On vit pour la première fois, depuis les Romains, des mères idolâtres de leur figure abjurer leur fonctions respectables, dans la crainte d'altérer la forme de leur gorge, et rejetter loin d'elles leurs précieux nourrissons pour en confier le soin à des mercenaires. Celles-ci plus tendres que les mères propres, mais presque toujours épuisées par les travaux pénibles auxquels les condamnoit la misère de leur condition, n'eurent bien de fois à présenter à leurs nourrissons que des mamelles desséchées et vuides de lait. Cette nourriture insuffisante portoit dans le sein de ces victimes le germe des écrouelles, des obstructions et d'un nombre infini de maladies fébriles qui souvent les faisoient périr dans l'éthisie dès le premier âge ; et qui toujours les rendoit foibles et valétudinaires pour le reste de leur vie Ce fut en partie, pour remédier à ces maux, qu'Arnaud de Villeneuve conseilloit de leur faire faire un usage fréquent des bains. A cet âge, disoit-il, où l'on ne peut faire d'autre exercice, le bain rend plus robuste et facilite les digestions par l'énergie qu'il communique à tout le corps.

Ce médecin fit encore plus ; il remonta à l'origine du mal et l'attaqua dans la source, en démontrant que la négligence coupable des mères en étoit la seule cause. Peut-être affirmoit-il en même-temps d'une manière trop générale, que les maladies dont nous avons parlé n'étoient dues qu'au changement brusque de nourriture qu'éprouvoient les enfans, en passant de la matrice où ils avoient été conçus, dans le sein d'une nourrice étrangère. Mais cette erreur même, si c'en est une, n'en donnoit que plus de force à ses représentations.

Arnauld de Villeneuve parle encore dans cet ouvrage de l'administration de certains remèdes employés comme moyens préservatifs, dans le cas où l'on a à craindre la production de quelque maladie ; il est malheureux qu'il n'aie pas indiqué, en même-temps, les circonstances qui doivent décider l'emploi de ces moyens. A cette occasion, ce médecin donne sur la saignée des préceptes pleins de sagesse. Il reproche

plusieurs fois à Galien d'avoir abusé de ce remède dont il avoit vu l'usage réitéré décider l'hydropisie, avancer la vieillesse, détruire l'appétit et amener à la fin une foiblesse extrême. Il ne la pratiquoit jamais chez les hommes accoutumés aux travaux pénibles ; rarement la conseilloit-il dans les pays chauds et secs, tels que l'Italie, où les habitans font une plus grande dissipation et résolution d'*esprits*. La saignée, ajoutoit il encore, est un mauvais moyen de purifier le sang, quoique Galien l'aie conseillée dans cette vue. Lorsqu'on a une indication pareille à remplir, c'est par des médicamens, tels que la casse, les pruneaux, les tamarins, les fleurs de violettes qu'on doit tenter de le faire. Mais il joignoit à tout cela des puérilités qui ne sont pas excusables. Il conseilloit de faire l'attention la plus scrupuleuse aux aspects de la Lune, aux jours heureux ou malheureux, lorsqu'on vouloit pratiquer la saignée. Les vieillards, d'après lui, ne pouvoient être saignés à pareil jour que les jeunes gens ; les femmes à pareil jour que les hommes, et ainsi de suite (1).

L'inspection du sang tiré de la veine étoit fortement recommandée par notre médecin, comme devant fournir par la couleur et la consistance de ce fluide, une notion assez exacte du tempérament de l'individu, de ses maladies et même de son caractère moral. Le seul point où il me paroisse que ce genre d'observation ait eu dans ce temps un certain degré d'utilité, est dans les idées lumineuses fournies sur la composition du sang. Arnauld de Villeneuve avoit donc vu que lorsque ce fluide se coagule, il s'en sépare une sérosité analogue à l'urine et dont l'usage est de délayer, de diviser la partie coagulable, et de la rendre ainsi plus propre à parvenir aux membres par les grandes et les petites veines. La partie coagulable ou caillot, est une substance blanchâtre et charnue que la sérosité tient en dissolution, et dont on peut aisément la séparer en lavant le caillot à plusieurs reprises (2).

Mais parmi les remèdes qu'on pouvoit employer comme préservatifs, on fesoit alors un cas tout particulier des émétiques. On les substituoit presque par-tout aux purgatifs, parce qu'ils n'avoient pas les mêmes inconvéniens. On les conseilloit toutes les fois qu'il s'agissoit d'évacuer des matières contenues dans l'estomac, de rendre les digestions plus faciles, et de débarrasser la tête et les organes des sens, de ce qu'on appeloit des parties fuligineuses. Arnauld de Villeneuve les croyoit surtout utiles chez les personnes cholériques et pituiteuses dont les maladies pouvoient presque toujours être prévenues par l'administration fréquente

(1) *De regim. sanit. p.* 51.

(2) *De regim. sanit. p.* 56. *et seq.*

de ce remède (1). Il devoit en effet avoir les plus grands succès sous un climat naturellement assez chaud, et dans une contrée où la terre ombragée de vastes forêts, chargée de végétaux en putréfaction, couverte d'eaux croupissantes, n'offroit de tous côtés au malheureux habitant que les germes de la plus active destruction.

L'indigence extrême de la plupart des François les obligeoit de se contenter d'alimens de la plus mauvaise qualité, et choisis plus souvent dans le règne animal que dans le végétal. Il paroît même qu'alors c'étoit un préjugé général de croire que les alimens tirés des végétaux étoient mal sains. On le juge du moins à la querelle sanglante qu'on éleva contre les Chartreux dont on accusoit la doctrine d'être contraire à l'humanité, par cela seul qu'ils refusoient l'usage de la viande à leurs malades. Arnauld de Villeneuve défendit les principes de ces moines, et en prit occasion de faire l'apologie du régime végétal dans les maladies. En pareil cas, disoit il, l'abstinence des viandes est bien loin d'être opposée aux règles de la saine médecine. Le régime végétal avance au contraire la guérison. Les jaunes d'œufs, les herbes potagères, le bon vin pris modérément sont des alimens bien plus convenables aux malades que ceux fournis par la chair des animaux. Ce ne sera jamais, ajoute-t-il, qu'en supposant que les hommes des premiers âges n'ont vêcu que des productions de la terre, qu'on pourra expliquer ce que l'histoire sacrée et profane rapporte de la longue vie de ces peuples.

L'hygiène publique ne paroît pas même avoir été négligée entièrement dans cette époque. Arnauld de Villeneuve, dans ses différens ouvrages, parle à plusieurs reprises du choix de l'air relativement à l'exposition des maisons, à l'édification des villes et l'établissement des camps. Ce Médecin traita dans un ouvrage particulier de la santé du soldat. Gordon y consacra un des chapitres de son *lilium*. Il est un des premiers qui aie donné des idées précises sur les maladies des armées et les moyens de les prévenir par le placement avantageux des camps. Dans les temps chauds et secs, dit-il, on doit les asseoir sur des terrains élevés et battus par les vents du nord. Dans les temps froids, au contraire, on choisira de préférence les lieux exposés au sud et abrités au septentrion et à l'ouest. Les malades doivent être éloignés des parties les plus habitées du camp, et placés de manière à ce que le vent ne puisse charrier dans ces dernières l'air qui auroit circulé parmi eux. Les morts seront enterrés avec soin et à des distances éloignées. La nourriture du soldat excitera aussi toute la sollicitude du

(1) *De regim. sanitat.*

médecin ; puisque c'est de sa mauvaise qualité que dépendent un grand nombre des maladies des troupes. Gordon donne encore dans le même endroit un moyen de se procurer de l'eau douce, lorsqu'elle vient à manquer dans les voyages de long cours. Ce moyen consiste à filtrer l'eau de mer à travers le sable, à la faire bouillir dans des chaudières et à en recevoir la vapeur avec des éponges qu'on exprime ensuite. Il conseilloit encore un moyen plus facile et à peu près le même, en proposant de distiller l'eau de mer à l'alambic et par un feu très-doux.

Les descriptions que les médecins de cette époque nous ont laissées sur les maladies de leur temps, sont peu propres à nous les faire connoître. L'asservissement qu'imprimoit aux esprits le régime féodal et le despotisme qu'exerca si long temps sur les opinions l'autorité des anciens, ne permettoit pas de voir autrement qu'ils avoient vu, de s'élever à des conceptions nouvelles (1). On ne faisoit des livres qu'avec leurs livres ; et à force d'agir de la sorte, on finissoit, pour ainsi dire, par faire disparoître tout ce qu'ils avoient écrit. Le diagnostic fut totalement négligé. Quelques Médecins, du nombre desquels se trouvent Gordon, Gerard de Solo, Jean de Tornamira, s'imaginèrent que l'inspection des urines pouvoit seule leur fournir des signes suffisans pour déterminer la nature et les causes de toutes les maladies. En examinant l'urine d'un sujet, on devoit dire depuis quel temps il étoit malade, quelles étoient les parties affectées, quelle étoit la nature de son mal, quels symptômes le tourmentoient le plus, et prescrire d'après tous ces indices les remèdes nécessaires. A Paris, cette espèce de pratique fut tellement enracinée qu'elle subsistoit même encore du temps de Fernel. Ce grand homme, tout en déclamant contre elle, ne put s'empêcher de l'adopter ; et sa manière de voir les malades se réduisit pendant long-temps à examiner les urines qu'on lui envoyoit (2).

On vit cependant alors des médecins qui, doués d'un tact sûr et délicat et d'une habileté extrême à analyser promptement toutes leurs sensations, connoissoient, comme on l'a dit, les maladies à la simple vue et pour ainsi dire au premier coup-d'œil. De ce nombre fut Ermangaud ou Armegandus Blasius, Médecin de Philippe-le-Bel, en 1314 (3). Mais en général, la détermination des maladies étoit la chose dont on s'occupoit le moins. Au lieu de les étudier dans leurs phénomènes et de les

(1) « Cette admiration respectueuse que l'on avoit pour les anciens corrompit l'esprit humain, car rien ne le rabaisse davantage que l'habitude de penser par autrui et d'accorder à l'autorité ce qui n'est dû qu'à la raison ». Vivès, des caus. de la corrupt. des arts. liv. 5.

(2) *Plantius in vitâ Fernelii.*

(3) Gariel, ouvr. cit. pag 409 et 446.

décrire exactement, on cherchoit à deviner leur nature. Au lieu des connoissances réelles que cette marche auroit procurées, on n'obtenoit conséquemment que des opinions toujours différentes, selon l'esprit de chaque médecin. Gordon par exemple, disoit que l'ivresse est une passion du cerveau avec un ramollissement des nerfs qui est produit par les vapeurs grossières qui proviennent de la décomposition du vin, (1). La palpitation du cœur est un mouvement progressif causé par des vapeurs renfermées qui ne trouvent aucune issue, (2). Ces vapeurs jouoient un grand rôle dans la doctrine médicale du temps. Elles s'exhaloient de toutes les parties du corps, et étoient avec les matières catarrheuses qui tomboient de la tête, la cause la plus ordinaire de toutes les maladies locales. Les maladies générales, au contraire, étoient toujours regardées comme dépendantes d'un état de putridité, de corruption, qui s'étoit formé dans la masse du sang.

Ces idées d'Arnauld de Villeneuve et des auteurs contemporains, sur la putridité dans les maladies, me paroissent dériver d'une opinion d'Aristote que l'on trouve dans ses problêmes. *Omnia quæ putrescunt calidiora fiunt.* Je me fonde sur ce que ces mêmes médecins avoient assigné pour caractère distinctif des fièvres putrides, la sensation d'une chaleur quelquefois âcre et toujours plus forte qu'à l'ordinaire. Ce nom de putride avoit par-là l'acception la plus étendue, et devoit s'appliquer à des maladies absolument différentes. Excité sans doute par cette considération, Gordon admit deux espèces de putridité. La première, dit il, se fait par voie d'ébullition et n'a pas d'odeur propre. La seconde, au contraire, présente une fétidité extrême, parce qu'elle est une corruption de la substance des humeurs, corruption qui est la même que celle des corps morts (3). L'humidité excessive qu'entretenoient les forêts et les eaux qui croupissoient de toutes parts, devoit rendre cette dernière espèce très-commune, sur-tout chez le peuple réduit par son extrême misère à des alimens peu copieux et de la plus mauvaise qualité. Sans propriété depuis le système féodal, et n'ayant à pourvoir qu'à une existence misérable, il abandonnoit totalement la culture des terres. Les saisons avoient même suivi le dérangement de l'agriculture ; les pluies étoient devenues excessives, les inondations fréquentes. Les arts les plus utiles étoient ignorés. On n'avoit que des habillemens grossiers et mal tissus. Les riches ne portoient même pas de linge. Les habitations n'étoient que des chateaux obscurs et mal sains, ou des cabanes de roseaux et de boue. Les villes n'étoient pas mieux

(1) *Lilium medic. pag.* 220.
(2) *Idem, pag.* 304.
(3) Gordon, ouvr. cit. pag. 399 et suiv.

construites, leurs rues n'étoient point pavées et exhaloient l'odeur la plus infecte.

Alors on vit paroître presque à la fois ces maladies aussi funestes qu'épouvantables qui désolèrent l'Europe jusqu'au seizième siècle. La lèpre, le mal des ardens, le feu sacré, le phthiriasis, les pestes les plus funestes, les dysenteries mortelles firent des ravages affreux. Les affections cutanées, telles que la teigne, la vitiligne, la lèpre, les maladies pestilentielles furent sur-tout très-communes, et paroissent avoir été les maladies caractéristiques du siècle dont nous parlons. La lèpre régnoit endémiquement dans toute cette partie de la France qui est baignée par la Méditerranée, et qui étoit alors encore bien plus couverte de marais et d'étangs qu'elle ne l'est aujourd'hui. On croyoit généralement devoir cette maladie à l'air corrompu, aux alimens grossiers et salés, aux poissons gras sur-tout, dont le peuple faisoit sa nourriture principale. Quelques Médecins aussi la regardèrent comme contagieuse, quoiqu'on vit tous les jours des personnes qui en étoient infectées se marier avec d'autres qui ne l'étoient pas, et ne leur communiquer aucun vice. Valescus de Tarenta qui avoit admis la contagion convient lui-même de ce fait, et dit avoir vu une jeune fille assez jolie engendrée d'un lépreux et d'une femme saine. Il assure d'un autre côté que la lèpre s'est souvent communiquée par le simple coït. Gordon vit un Bachelier en médecine gagner cette maladie en couchant avec une certaine comtesse qui étoit venue à Montpellier pour s'en faire traiter. Étoit-ce réellement l'éléphantiasis que ce Bachelier contracta ? C'est ce qu'il est bien difficile d'assurer en voyant cette maladie n'être nullement contagieuse dans les pays où elle existe encore. Mais au moins faut-il convenir que si la lèpre ne se communiquoit pas en entier par le commerce charnel avec les lépreux, on y gagnoit au moins quelque chose de fort approchant. Arnauld de Villeneuve, Gordon, Gui de Chauliac, et en général tous les Médecins du moyen âge, font mention de phlyctaines, de chancres au gland, d'ulcères corrosifs, de fics, de verrues aux parties génitales, qui ne devoient pas leur origine à d'autres causes.

Le quatorzième siècle où la superstition et la tyrannie poussèrent si loin la dégradation de l'espèce humaine, vit aussi naître les pestes les plus horribles dont l'histoire nous ait conservé la connoissance. Dans la durée seule de ce siècle, on en compte jusqu'à quinze qui furent presque toutes universelles. Gui de Chauliac et Raymond Chalin de Vinario en ont observé plusieurs, et les descriptions qu'il en ont laissé sont bien supérieures à tout ce que l'on écrivoit dans ce temps. La première de ces pestes commença en 1348, après la conjonction de Saturne, de Jupiter et de Mars, qui s'étoit opérée trois ans auparavant dans le signe du Verseau. Cette conjonction avoit tellement affoibli les

hommes, dit Raymond Chalin (1), et les autres corps de la nature, que la maladie qu'elle avoit produite se renouveloit à la plus légère occasion, après avoir cessé pendant quelque temps. Ainsi la peste reparut en 1360, 1373 et 1382, après des conjonctions bien moins funestes que la précédente. Il est vrai qu'en 1382, il avoit paru de plus une comète horrible dont la queue avoit plus de vingt pieds de long. Alors il suffisoit qu'un météore et un événement politique frappassent l'attention dans le même instant, pour que l'on crût que l'un étoit la suite nécessaire de l'autre. On ne connoissoit d'autre rapport de la cause à l'effet, que celui de la simultanéïté ou de la co-existence.

Une fièvre continue, quelquefois avec redoublemens; des charbons et des apostèmes à toute la surface du corps, mais principalement aux aînes et aux aisselles, étoient les symptômes les plus ordinaires de ces pestes. La première seule s'accompagna d'un crachement de sang assez violent (2). Raymond Chalin observa chez presque tous ses malades, un autre symptôme, dont aucun auteur n'a même fait mention depuis lors C'étoit une espèce de ceinture large et solide, tantôt rouge, tantôt verdâtre, imitant même quelquefois l'arc-en-ciel par la variété de ses couleurs, et se terminant pour l'ordinaire à l'une de ses extrémités par un charbon, à l'autre par un tubercule pestilentiel.

Ces pestes étoient très-violentes dans leur principe où on ne passoit guères le quatrième jour; quelquefois même on mouroit dès le début de la maladie. Au bout de quelque temps le danger devenoit moindre; la crise ne se faisoit plus que le quatorzième, souvent le vingtième jour et même plus tard (3). Ces pestes différentes observèrent entre elles une gradation semblable à celle qui avoit eu lieu dans les périodes de chacune, ensorte qu'il sembloit que toutes ensemble ne faisoient qu'une seule et même maladie. Ainsi la première fut celle qui fit le plus de ravages; elle attaqua à peu près les deux tiers de la population et les détruisit presqu'en entier. Le nombre des malades n'excéda pas celui de ceux qui furent conservés dans la seconde. Beaucoup de ceux qui avoient été infectés, échappèrent. La troisième peste n'atteignit environ qu'un dixième des hommes; un grand nombre de malades guérirent. La quatrième, enfin, fut la moins mortelle et la moins dangereuse de toutes (4). La mortalité tomba principalement sur le peuple, parce qu'il manquoit de commodités et de secours, et que ses travaux l'obligeoient à s'exposer davantage à l'air qui répandoit l'infection (5). Cependant dans

(1) *Tractat. de peste. Lugdun.* 1552. *in-16. pag.* 13.
(2) Chirurg. de Gui de Chauliac. Trait. 2. doct. 2. chap. 2.
(3) Raymond Chalin, ouv. cit. p 50.
(4) *Idem, ibid* p 38.
(5) Ouv. cit. trait. 2, doct. 2, chap. 2.

la peste de 1360, qui du nord étoit revenue au midi, Gui de Chauliac observa que les nobles et les riches périsssoient dans une proportion plus grande que le peuple (1). A Avignon la malpropreté des Juifs, la gloutonnerie des Espagnols qui ne se nourrissoient que de viandes, causa le mort d'un grand nombre. Ceux que la crainte saisissoit, échappoient difficilement à la contagion. Gui de Chauliac la contracta lui-même malgré toutes ses précautions. Elle étoit si forte, chez les malades qui crachoient le sang, qu'il suffisoit de les regarder pour être infecté sur le champ.

Les remèdes employés contre cette maladie furent en grand nombre; mais ils n'eurent jamais un succès bien marqué. Le seul traitement qui paroisse avoir réussi quelquefois, consistoit à prescrire quelques cordiaux, à scarifier et cautériser les charbons, et à aider la maturation des apostêmes, avec un emplâtre de figues et d'oignons, cuits et mêles avec du levain et du beurre. L'or fut même employé (2); mais pour en obtenir du succès, il falloit le préparer d'une manière particulière, et qui n'étoit connue que des adeptes. La thériaque avoir aussi de grandes vertus pour éloigner la peste. Arnauld de Villeneuve, à ce que dit Raymond de Vinario, en ayant placé sur un fromage empoisonné, elle chassa le venin en avant (3). La topaze, suivant ce dernier médecin, étoit encore plus efficace, puisqu'elle chassoit, non-seulement le venin, mais qu'elle l'attiroit au dehors, lorsque, par exemple, on l'appliquoit sur des carboncles (6). La saignée fut même mise en usage par Gui de Chauliac et Raymond de Vinario, non-seulement comme prophylactique, mais même comme curative de la peste; mais on ne l'employoit qu'avec la plus grande réserve, et seulement chez les moines et les personnes adonnées comme eux à la bonne chère. (5)

On voit maintenant plus que jamais, d'après tout ce que nous avons dit, combien il seroit difficile ee déterminer la nature des maladies de cette époque. Si l'on fait attention cependant à l'usage que les médecins faisoient alors de certains remèdes, à l'éloignement qu'ils avoient pour la saignée, éloignement d'autant plus remarquable, que l'autorité de Galien se trouvoit par là compromise, je pense qu'on peut se

---

(1) Ouv. cit. trait. 2, doct. 2, chap. 2.

(2) Raymond Chalin, ouvr cit. p. 87.

(3) *Arn Villan. De arte cognoscendi venena.*

(4) Raym. de Vin ouvr. cit p. 128.

(5) *Si corpus abundat sanguine, si carnosum, rubrum, educto sanguine aliàs inanitum, robur integrum, vita otio, cibo, vino, mollis, intemperans, effrænata, qualis solet esse eorum qui sacerdotiorum et cultûs divini prætextu, genio plus satis indulgent et obsequuntur; ac Christum speciosis titulis ementientes, Epicurum imitantur. . . . . In his mittendus est sanguis.* Raim. de Vinario, *De peste.* pag. 97.

former une idée assez juste de ces maladies, quoique nous en ayons des descriptions peu exactes. Toutes les fois qu'on voudra faire des conjectures pareilles, il faudra sur-tout donner l'attention la plus scrupuleuse à l'état du climat, du gouvernement et des mœurs, à la nature des alimens, et de tous les objets en un mot qui entretiennent avec l'homme une relation constante. Ἐκ τούτων νοσέμεν οἷς ἔξεστι ζώμεν, disoit sagement un ancien philosophe. Peut-être même seroit-il possible, en suivant rigoureusement la marche que j'indique, de décider jusqu'à quel point la pratique d'un médecin convient aux maladies de son temps. Car nous sommes assez avancés, ce me semble, nous avons recueilli un assez grand nombre d'observations, pour devoir penser qu'en comparant les circonstances où se sont trouvés deux peuples dont l'un nous est inconnu, et en les trouvant parfaitement analogues, on est autorisé à conclure de la cause à l'effet, à affirmer que par tout où l'on voit les mêmes causes, les mêmes effets ont dû nécessairement exister.

Pour achever l'histoire de la médecine du moyen âge, il m'a paru convenable d'ajouter à tout ce que j'ai déjà dit, un exemple de la pratique des Médecins de ce temps, dans une maladie particulière. J'ai choisi de préférence la pleurésie, comme étant une des maladies dont le traitement a été le moins influencé par l'autorité de Galien. Gordon, dont le livre alors classique devoit avoir l'assentiment général, sera l'auteur où je vais puiser.

La pleurésie, dit ce médecin, peut être avec ou sans plénitude. Lorsqu'elle est avec plénitude, la douleur de côté peut encore être supérieure au inférieure (*ascendit aut descendit*). Si elle est supérieure, que la maladie ne soit pas encore bien établie, et qu'elle existe chez un sujet très-pléthorique, on saignera du côté droit ou gauche, peu importe, parce que les veines de ces deux côtés tirent leur origine du même tronc. Mais lorsque la maladie est dans son état, le choix du côté à saigner n'est plus indifférent. C'est alors une règle générale de le faire du côté même de la douleur: en agissant d'une autre manière, on évacueroit la portion saine du sang, et on attireroit une portion corrompue dans un organe sain. La douleur est-elle inférieure et le sujet sanguin, on doit ouvrir la saphène du même côté. En saignant au bras dans ce cas, les humeurs corrompues se porteroient sur des organes plus nobles, et c'est ce qu'il faut sur-tout bien éviter. La plénitude qui accompagne la pleurésie est le plus souvent due à la bile, plus rarement à la pituite. Quand on a raison de craindre que la nature n'aie pas assez de force pour conduire la maladie dans toutes ses périodes, et se débarrasser des humeurs surabondantes ou corrompues, on doit les évacuer avec le carthame et le turbith. Pendant toute la durée de la mala-

die, il faut tenir le ventre libre, mais ne pas abuser pour cela des purgatifs. Ceux dont on se servira, doivent être choisis parmi les plus doux, parce que ce sont des remèdes chauds et malfaisans dans la pleurésie qui n'est elle-même qu'un apostème chaud. Or le chaud ne peut être combattu que par le froid, le sec que par l'humide. Pour prévenir dans ce cas les mauvais effets des purgatifs, il faut prescrire quelque acide au malade; le vinaigre, par exemple. Mais dès que l'état inflammatoire a disparu, et que le corps est bien nétoyé, on peut user des échauffans avec toute sécurité, pour achever l'évaporation de la matière putride, La thériaque à haute dose, les bézoards, les fomentations avec l'eau chaude peuvent être employés dans cette intention (1).

Nous voyons d'abord dans cette histoire du traitement de la pleurésie, que les médecins Arabistes n'ont pas, comme l'ont prétendu les sectateurs de Galien dans le siècle suivant, fait un précepte général de saigner dans la pleurésie du côté opposé à celui de la douleur. Gordon cité en preuve par ces Médecins, suivoit une pratique toute contraire, étayée, il est vrai, par des principes faux. Mais Arnauld de Villeneuve en avoit saisi la véritable raison, en disant dans son *Regimen sanitatis*, que le corps étant divisé en deux parties par une ligne mitoyenne, tous les organes d'un même côté sont affectés en même temps, entretiennent entr'eux une relation parfaite; et que c'étoit pour cette raison qu'on saignoit du côté droit dans les maladies du foie; du gauche, dans celles de la rate. On doit accuser Réné Moreau de mauvaise foi, lorsqu'il cite d'Arnauld de Villeneuve, des idées toutes contraires à ce qu'on vient de voir; il étoit trop éclairé pour ne pas sentir que l'ouvrage dont il a pris ses citations, n'est pas d'Arnauld de Villeneuve, et ne peut lui convenir (2).

Les Médecins du 13.e et du 14.e siècle, ainsi que nous le montre ce même exemple, n'avoient pas non plus entièrement méconnu le pouvoir de la nature dans la guérison des maladies. Selon Arnauld de Villeneuve, le Médecin n'étoit que son ministre, que celui de cette vertu, de cette cause première, de cette chaleur naturelle, comme il la nomme, et que l'animal apporte en naissant.... Ce n'est pas, continue ce même auteur, en faisant prendre beaucoup de remèdes, qu'on parvient à guérir les maladies. Malheureux celui qui seroit obligé de mettre dans eux toute sa confiance (3). La guérison dépend sur-tout de la nature; c'est elle qui prépare la maladie à être détruite; c'est la chaleur, c'est le feu

---

(1) B *Gordon. Lilium medicinæ. Francofurti 1617. in-8°. Tract. de regim. acut. ægritud. part. 2.*

(2) *De missione sanguinis in pleuritide. Paris 1630. pag. 20.*

(3) *Arnald. Villan. Parabolæ medicationis.* passim.

qui cuit la matière morbifique, et en décide souvent l'évacuation. La médecine n'est que l'instrument employé par l'artiste, pour seconder la nature dans son travail (1).

Cette manière d'expliquer l'action de la nature en la comparant à la chaleur d'un foyer, les raisons pour lesquelles nous avons vu que Gordon redoutoit l'emploi des purgatifs dans la pleurésie, les definitions de maladies que nous avions déjà citées, l'esprit bien connu de la philosophie du temps ; tout nous apprend quel fut alors le penchant des hommes à se laisser tromper par des mots, et à donner une existence physique à ce qu'ils exprimoient. Les médecins firent des êtres de ce qui n'étoit qu'abstraction de l'esprit. Ils regardèrent les espèces de maladies comme des choses réellement existantes par elles-mêmes ; ils crurent, (ce qui étoit la suite inévitable de leur manière de raisonner) qu'entre une maladie donnée et un tel remède, il existoit une opposition physique et nécessaire, semblable à celle que la chymie venoit de découvrir entre certains corps qui se détruisent par leur action réciproque, et tendent à se naturaliser. Ces médecins supposèrent donc des combats éternels entre l'espèce de maladie ; être abstrait et purement idéal, et le remède spécifique avec lequel on cherche à l'attaquer. Aussi jamais les remèdes de cette classe n'avoient-ils été plus communs ? On ne traitoit, en général, les maladies que par leur nom ; on avoit des recettes éprouvées contre toutes. Les ouvrages du temps en sont remplis. Jamais on n'avoit vu le luxe de la matière médicale poussé plus loin. Aux remèdes simples et indigènes employés par les Grecs, on en avoit ajouté un grand nombre de nouveaux qui étoient propres aux Arabes. On leur devoit la casse, le sèné et en général tous les purgatifs doux, de même que les pierres précieuses, les feuilles d'or et d'argent, les bézoards, les baumes de toute espèce. Les disciples de ces Médecins suivirent leurs traces, et lors de ce débordement épouvantable où il sembloit que l'Europe entière alloit s'engloutir dans l'Asie ; les médicamens orientaux eurent plus de vogue que jamais, par l'avantage que les marchands Juifs et Vénitiens trouvoient à en faire le commerce.

Mais encore le nombre des substances employées en médecine eût-il été bien borné, si l'on n'eut imaginé de les combiner ensemble et d'en faire un nombre prodigieux de compositions différentes. Alors parut cette foule d'électuaires, de lohocs, de siefs, de syrops, de juleps, de thériaques, d'huiles, d'emplâtres et d'onguens de toutes les sortes La polypharmacie en étoit à un point où l'on eût cru difficilement qu'elle fût encore susceptible de s'accroître. Arnauld de Villeneuve y introduisit la

---

(1) *Arnald. Villan. De calculo. p. 219. et suiv.*

chymie qu'il avoit créée ; et la matière médicale fut enrichie d'une foule de préparations nouvelles (1). Ceux qui font remonter l'origine de la chymie à des temps plus réculés, n'admettront peut-être pas aisément ce que je viens d'avancer. Mais quelques expériences éparses, quelques faits isolés suffisent-ils pour constituer une science, et ne commence-t-elle pas réellement à naître, à l'époque où un génie vaste et pénétrant s'empare de plusieurs faits analogues, les examine sous toutes leurs faces, les lie ensemble et en déduit des inductions générales ?

Cette chymie médicinale ou plutôt cette Pharmacopée chymique, découle d'ailleurs naturellement du système médical dont nous avons parlé. Déjà nous avons vu qu'Arnauld de Villeneuve attribuoit aux métaux la propriété spécifique de guérir les maladies de certains organes. Mais on ne pouvoit que difficilement employer ces substances comme remèdes, à l'état où nous les présente la nature. Notre Chymiste essaya de les réduire à une forme plus commode et en même-temps plus agréable. L'usage du feu dans le travail des métaux, étoit aussi ancien que les premiers besoins de l'homme ; il fut de même le premier agent dont les Chymistes se servirent pour les décomposer ; et les produits de la calcination de ces substances furent vraisemblablement les premiers secours qu'elles fournirent à la médecine. Le mercure précipité blanc, la litharge, le turbith minéral, doivent leur origine à ces premiers essais.

L'or seul paroissant indestructible fut regardé comme le plus parfait des métaux, comme celui dont les principes étoient le mieux combinés ensemble. La santé n'étoit de même que le résultat du juste mélange des quatre humeurs qui correspondoient chacune de leur côté aux quatre élémens, principes de tous les corps de la nature. La substance qui les contenoit dans les meilleures proportions, devoit, en s'introduisant dans le corps humain, y décider une *température* pareille. Il n'est donc pas surprenant que notre Médecin-chymiste aie regardé l'or comme un remède presqu'universel, qu'il lui aie attribué des vertus admirables pour guérir un grand nombre de maladies, et qu'il aie cru que son usage conservoit la santé et prolongeoit la vie (2).

Arnauld de Villeneuve découvrit la térébenthine, l'esprit-de-vin et la manière de le rectifier par l'alkali fixe. La préparation des remèdes chymiques en devint infiniment plus facile, après avoir découvert que cet esprit avoit la propriété de s'emparer des principes aromatiques et sapides des corps. Alors parut cette foule de teintures différentes qui remplirent si long-temps nos dispensaires. Celles qu'on faisoit avec l'or étoient les plus fameuses. L'eau d'or, l'or potable qui avoient des vertus si merveil-

(1) *Van-Helmont*, de *Lithiasi*. *Janus*, Dict. de méd Préface. *Conringius*, ouvr. cit.
(2) *De conservatione juventutis et de retardatione senectutis.*

leuses, ne furent vraisemblablement que des compositions de cette espèce, puisqu'on ignoroit encore les moyens dont on auroit pu se servir pour dissoudre ce métal. Le vin, en fournissant les moyens de s'emparer des propriétés médicamenteuses des corps, avoit encore l'avantage de les présenter sous la forme la plus agréable et la moins dégoûtante. Il devenoit poison ou remède, selon la qualité des substances qu'on y faisoit infuser. Les végétaux sur-tout servirent à un grand nombre de préparations semblables. C'étoit même dans la vue unique de les disposer pour l'usage médicinal qu'Arnauld de Villeneuve s'occupa de leur étude. Un ouvrage de botanique que nous avons de lui, et où les plantes sont gravées et décrites au nombre de 500, fait foi de ses connoissances en ce genre (1).

La Cosmétique même qui fut pendant long temps une branche de la médecine, eût sa part dans les travaux de ce Médecin. C'est lui qui fit connoître le premier les eaux distillées, les eaux de senteur, dont la préparation presque exclusive à la ville de Montpellier s'y est perpétuée jusqu'à nos jours. Il enseigna la méthode de monter certains appareils et de les lutter. Il porta sur-tout très-loin la construction des vaisseaux distillatoire, et l'art de s'en servir dans la fabrication des eaux de-vie. En rendant cette dernière opération d'un usage plus familier, il créa pour son pays la source la plus constante de sa prospérité et de ses richesses.

Raymond Lulle, disciple d'Arnauld de Villeneuve (2), trouva le moyen de retirer l'acide du nître, et de l'employer à la dissolution des métaux. Il observa que l'alkali volatil naissoit de la putréfaction. La chimie économique lui doit de son côté la découverte de la purification du nître dont il annonça la déliquescence (3). Il fut encore plus alchymiste que son maître, qui n'imaginoit pas que l'or formé par le travail des hommes, pût être de la même nature que celui qui se trouve dans les entrailles de la terre. La chimie ne fut à ses yeux que l'art de s'enrichir, et de chercher les moyens de prolonger son existence.

---

(1) Ce livre a été imprimé séparément de la collection des ouvrages d'Arnauld de Villeneuve, sous le titre de *Liber de virtutibus herbarum*, Venetiis 1509. in-4°. Adanson, *ibid.* 1520. même format Haller, qui cite cette dernière édition dans sa *Biblioth. botanica*, ajoute que la bibliothèque de Cantbrigge possède du même auteur et sur la même matière un autre ouvrage où les plantes sont divisées par leurs qualités en trois classes différentes : les aromatiques, les alimentaires et les médicinales

(2) Raymond Lulle vint de Majorque à Montpellier dans le temps qu'Arnauld de Villeneuve y enseignoit la médecine ; et ayant contracté une amitié très-étroite avec lui, il y eut entre eux une secrete communication de ce qu'ils savoient de plus caché. *Seconde apologie de l'Université de Médecine de Montpellier.* Paris. 1653. in-4°. p. 107.

(3) Encyclop. méth. art. Chimie.

Il crut par sa panacée avoir trouvé le secret de rendre l'homme immortel. Les travaux qu'enfanta cette vaine espérance ne furent cependant pas tout-à fait inutiles. Ils servirent à découvrir une foule d'excellens remèdes qui figurent avec éclat dans la pratique de Gui de Chauliac et de Gordon, qui se plaignoit cependant de l'abus qu'on commençoit déjà à en faire. Sans l'illusion qui a si souvent égaré les hommes, nos connoissances seroient certainement bien moins avancées. La vérité n'a-t-elle donc pas assez d'attrait par elle-même? Nous faut-il toujours un chimérique but pour arriver à des résultats utiles?

En général des disputes oiseuses agitoient les écoles. On disputoit longuement pour déterminer si la semence est un aliment ou un colliquament, si la douleur est une maladie ou n'en est qu'un accident ou modification, si telle ou telle partie est froide ou chaude? On cherchoit à savoir pourquoi les mamelles sont à la poitrine, pourquoi les hommes en ont ainsi que les femmes, et comment à l'âge de la puberté elles n'augmentent pas également chez les deux sexes. Encore s'agissoit-il bien moins dans ces sortes de querelles, de découvrir la vérité, que de défendre son sentiment vrai ou faux. Le comble de l'ignominie eût été d'être forcé au silence; et à la faveur de l'invention de cette foule d'argumens, et de distinctions frivoles qui caractérisent la philosophie de ce temps, il ne fut plus de question qu'on n'embrouillât, plus de proposition qu'on ne pût défendre, plus d'objections auxquelles on n'échappât.

Heureusement, la chirurgie se trouvoit alors réunie à la médecine et exercée par les mêmes mains. La paresse ou la vanité n'avoient pas encore établi généralement de distinction entr'elles. Les écoles d'Italie, de même que la nôtre, offroient à la fois dans les mêmes hommes des chirurgiens et des médecins habiles. Et c'est à cette association qu'ils dûrent sans doute de ne pas adopter aveuglément les erreurs des médecins ecclésiastiques. L'étude de la chirurgie, ramenant en effet à des objets plus sensibles, fit sentir le prix de l'observation de la nature qu'on trouvoit plus commode de n'étudier que dans les livres (1). Elle apprit à contenir l'imagination dans de justes bornes, et à mépriser toutes ces subtilités et ces pointilleries dialectiques, qui menaçoient d'entraîner la médecine dans le même cahos où elles avoient précipité la théologie.

Qu'on ne se fasse cependant point illusion en prenant une trop grande

(1) Les choses abstraites égarent l'esprit et le font souvent incliner à l'erreur. Les choses sensibles l'éclairent et le dirigent toujours à la vérité. Dumas, Disc. prél. du cours des fievres de Grimaud. Pag. x.

idée de la chirurgie de cette époque. Roger (1), Anselme de Porte, Arnauld de Villeneuve, Jean de Parme, Gordon, Raymond de Molières, Bonnet fils de Laufranc, étoient sans doute très habiles pour leur temps. Mais ils n'osoient presque pratiquer aucune des opérations indiquées par Galien et Albucasis. La chirurgie se trouvoit en quelque sorte réduite à la simple application des topiques; encore même étoient-ils souvent limités aux substances d'un certain ordre. L'eau, le miel et quelques herbes émollientes, étoient à peu près les seuls moyens curatifs employés par Roger dans le traitement des maladies externes; rarement, se servoit-il du fer ou du feu quoiqu'il les jugeât souvent nécessaires. Anselme de Porte avoit à la vérité pratiqué le trépan, mais sans aucune espèce de succès. Arnauld de Villeneuve qui, selon Gui de Chauliac, *avoit fait plusieurs belles œuvres*, ne paroissoit pas compter beaucoup sur l'opération de la taille, pour la cure du calcul de la vessie. D'autres moyens, tels que la décoction de verge d'or, réussissoient tout aussi bien. Il n'avoit qu'une seule méthode de traiter les plaies de toute espèce; dans ce cas, le vin et l'eau-de vie étoient devenus par lui une panacée universelle. Gordon fournit encore des preuves plus convaincantes de l'état pitoyable de la chirurgie de ce siècle, lorsqu'il rapporte avoir vu périr son maître d'une hémorrhagie survenue après l'extirpation des hémorrhoïdes, sans qu'il fût jamais possible de l'arrêter.

On trouve facilement la cause de cette ignorance et de cette pusillanimité des Chirurgiens, dans l'abandon où languissoit l'anatomie depuis les Grecs. La loi de Mahomet qui défendoit aux Arabes les attouchemens des corps morts, les détourna d'une étude que les préjugés religieux ne favorisèrent pas davantage Dès le milieu du treizième siècle, le Pape avoit lancé une bulle qui traitoit les dissections de barbarie détestable, et excommunioit tous ceux qui oseroient les tenter. Cependant à peu près vers la même époque, Henri de Hermondavilla avoit dessiné, d'après nature, treize planches sur lesquelles il démontroit les parties principales du corps humain. C'étoit sans doute une bien foible ressource, mais c'étoit la seule de ce temps. Ce Médecin jugeoit la science anatomique trop nécessaire au Chirurgien pour ne pas chercher à en faciliter l'étude. Tout ouvrier, disoit il, est tenu de savoir et connoître le sujet sur lequel il opère; autrement il erre en ouvrant (2).

---

(1) Roger est le premier Chirurgien qui ait paru avec quelque éclat depuis Albucasis Il fut Chancelier de l'Université de Médecine de Montpellier Haller, *Biblioth. med. pract. t* 1 *p* 430 Sa chirurgie a été imprimée plusieurs fois; mais les deux premières éditions sont, l'une de Bergame en 1498, et l'autre de Venise en 1499, toutes d ux *in-folio*

(2) Gui de Chauliac, ouvr. cit. p. 36.

La

La même raison qui détournoit de l'étude de l'anatomie, empêcha aussi d'ouvrir les corps des malades après leur mort, pour tâcher de reconnoître les causes de leurs maladies. Mais bientôt on se mit au dessus d'un préjugé si fatal à la science de l'homme, et on trouve déjà dans Gordon quelques observations de cette nature. Antérieurement même à Gui de Chauliac on étoit venu à enseigner l'anatomie publiquement, et cette démonstration se faisoit en quatre leçons. La première étoit sur les viscères du bas ventre; la seconde sur ceux de la poitrine; la troisième sur le cerveau, et la dernière sur les extrémités, tant supérieures, qu'inférieures (1). Ces sortes d'opérations ne s'exécutoient jamais qu'avec le plus grand secret, la plus grande réserve. On avoit à ménager un peuple superstitieux qui auroit pu se porter aux plus grands excès, s'il eût appris qu'on violoit ainsi la sépulture des morts. Car vraisemblablement le zèle des anatomistes alloit les arracher à leurs tombeaux: puisque ce ne fut qu'en 1376 qu'on obtint du Duc d'Anjou, gouverneur du Languedoc, de prendre chaque année, pour les démonstrations publiques, le cadavre d'un des criminels que l'on exécuteroit (2).

Malgré le peu de connoissances qu'on avoit encore en chirurgie, ceux qui la pratiquoient étoient loin cependant d'avoir tous les mêmes principes. Ils se divisèrent sur les moyens différens à employer dans le traitement des maladies externes; chacun d'eux adoptoit une méthode de traitement à laquelle il s'attachoit d'une manière exclusive, et rejetoit toutes les autres. C'est ainsi que Roger, le même dont nous avons déjà parlé, établit sa doctrine sur cet aphorisme d'Hippocrate; « ce qui relâche, est bon; ce qui est crud, est mauvais, » et ne traita en conséquence toutes les plaies, toutes les inflammations, que par des remèdes émolliens. D'autres, comme Théodoric et Brunus disoient, d'après Galien, que « le sec est plus sain que l'humide, » et condamnoient en conséquence la pratique des premiers, pour ne se servir que de liqueurs spiritueuses; par ce moyen, ils desséchoient les plaies, et éloignoient la suppuration. Guillaume de Salicet et Lanfranc marchoient, pour ainsi dire, entre ces deux premières sectes, en s'éloignant des excès de l'une et de l'autre, et n'employoient que des onguens et des emplâtres adoucissans qui avoient en même temps quelque action. Il devoit être facile de reconnoître la valeur de ces méthodes différentes, dès qu'on entreprendroit de les soumettre au creuset de l'expérience. Une longue pratique avoit appris à Henry de Hermondavilla à les apprécier plus que personne. Après avoir eu le courage de se soustraire à l'autorité de

(1) Gui de Chauliac, ouvr. cit. pag. 35. Lassus, Discours hist. et crit. sur l'anatomie. Paris 1783. in-4° p. 71.

(2) Astruc, ouvr. cit.

quelques noms illustres, pour n'en appeller qu'à sa propre observation; il composa un livre où il tâchoit d'allier la doctrine de Théodoric à celle de Lanfranc. Cependant, quoique ce médecin dise avoir opéré lui-même plusieurs fois, il n'avoit pas encore osé tenter l'abaissement de la cataracte. Il conseille même à ceux qui voudroient le faire de s'exercer souvent sur des chiens, avant d'en venir à la pratiquer sur l'homme. Il appliquoit les vésicatoires derrière les oreilles dans les ophtalmies; le feu dans les tumeurs scrophuleuses du cou (2).

A l'époque de Gui de Chauliac, la chirurgie prit toute une autre forme; et cet homme célèbre peut, à tout droit, en être nommé le restaurateur, puisque ce fut lui qui rétablit l'usage des opérations que personne n'osoit entreprendre depuis long-temps.

Le mouvement rapide que Mundinus venoit d'imprimer à l'anatomie eut, sans doute, la plus grande influence sur cette révolution heureuse. Des voyages et un assez long séjour dans les écoles d'Italie, mirent facilement Gui de Chauliac à portée de connoître tout ce qu'il avoit fait pour la science. Lui même ne fut pas étranger à ce genre de gloire. Une description exacte de l'humérus, l'observation des mouvemens de la dure-mère qu'il vit après l'opération du trépan, en sont des témoignages irréfragables. Il corrigea les erreurs commises par Henri de Hermondavilla et Lanfranc qui prenoient pour des os particuliers l'acromion et les malléoles, et avoient des idées tout aussi fausses sur la position du temporal. La partie sur-tout de son anatomie qui traite du système nerveux, présente plusieurs de ces idées originales qui ont marqué dans les fastes de la médecine. On est frappé sur-tout au premier abord, d'y retrouver cette opinion du docteur Willis qui, faisant naître les nerfs du cerveau et du cervelet, vouloit que les premiers, mous et pulpeux comme l'organe d'où ils naissent, servissent au sentiment, aux mouvemens animaux involontaires; tandis que les autres, d'une substance plus ferme, plus compacte, auroient eu la propriété exclusive de produire le mouvement. Il paroît même que c'étoit là un grand point de la doctrine du temps; mais, selon Gui de Chauliac, ce n'étoit pas celle de l'École de Montpellier, puisqu'on y admettoit que les fonctions de ces différens nerfs n'étoient pas toujours les mêmes, et qu'il devoit arriver plusieurs fois que ceux du mouvement dans une occasion, seroient ceux du sentiment dans une autre. Quant à lui, il jugeoit plus convenable de rester dans le doute.

---

(1) Les ouvrages d'Henry de Hermondavilla n'ont pas été imprimés. Mais il en existe plusieurs en manuscrits dans les différentes bibliothèques de Paris et de Cantbrigge. Celle de Londres en possède même une version allemande également manuscrite. Haller, Bibl. chir. t. 1.

Il pensoit de même qu'il n'étoit pas plus important de s'occuper à savoir quel est le principe d'action des nerfs. Les deux opinions admises à ce sujet ne lui paroissoient pas mieux établies l'une que l'autre, et, selon lui, c'étoit perdre son temps que de songer à s'en occuper.

Cet auteur avoit lu tout ce qui existoit de son temps. Il semble sur-tout avoir fait une étude approfondie de Galien; et son ouvrage, réuni en corps de doctrine, présente tout ce que ce Médecin et d'autres dont nous n'avons plus les écrits, ont dit de mieux sur la chirurgie. Il s'en faut cependant que celui de Gui de Chauliac n'ait d'autre mérite que celui d'être une compilation bien faite; on y trouve une foule de vues ingénieuses et de détails de pratique qu'on chercheroit encore vainement dans les chirurgiens de nos jours. Celui dont nous parlons, pratiquoit la plupart des opérations qui sont encore en usage. Celles de la cataracte, de la taille lui étoient familières. Ce fut lui qui releva la méthode de Celse, du discrédit où elle étoit tombée par la mal-adresse des opérateurs. Il opéroit la fistule à l'anus par la ligature, la hernie par le point doré, en emportant le testicule. Dans l'hydrocèle, il commençoit par ouvrir le scrotum, et décidoit ensuite la chûte du sac en formant des escares par l'application de l'arsenic. Dans les amas de pus dans la poitrine, il n'hésitoit pas à faire l'empyème; il opéroit de l'anévrisme en appliquant une ligature à chacune des extrémités de la tumeur; et on ne doit pas s'étonner d'après cela qu'il aie connu le moyen d'arrêter les hæmorrhagies en se servant du même procédé qui, du reste, n'étoit pas nouveau. Son traité des plaies présente une foule d'observations intéressantes: entr'autres celle d'une blessure au cerveau avec déperdition de substance, accident que l'on regardoit auparavant comme devant toujours être mortel. L'art des accouchemens ne lui étoit pas non plus totalement inconnu, quoiqu'il ne pensât pas qu'il fut beaucoup d'occasions où la nature ne pût se suffire à elle-même pour décider la sortie de l'enfant; il reconnoissoit néanmoins des cas où la main du Chirurgien devenoit nécessaire.

L'emploi des cautères est aussi recommandé par Gui de Chauliac que par les Grecs même. Entre ses mains ils étoient presque devenus un remède universel. Il s'en servoit dans le charbon, dans la gangrène et la carie, dans la manie, la phthisie pulmonaire et les fluxions de toute espèce. En variant le lieu de leur application, on pouvoit remplir une foule d'indications différentes. On arrêtoit les hæmorrhagies, on empêchoit le progrès de la gangrène en cernant les parties putréfiées, on guérissoit les fluxions anciennes en attirant sur d'autres parties les humeurs qui en étoient la cause, on ouvroit les abcès, on extirpoit les glandes skirreuses, on emportoit les chairs vives et mortes, etc. Le cautère actuel étoit préférable dans tous les cas où il eût été dangereux d'affoiblir le malade,

et où il falloit redonner de la force à certaines parties. Le cautère potentiel convenoit mieux au contraire toutes les fois qu'il s'agissait d'évacuer, de dériver les humeurs, ou d'ouvrir quelque abcès (1).

Ne se bornant pas seulement à l'emploi de tous ces moyens énergiques, Gui de Chauliac pensoit que le plus grand art du Chirurgien consistoit à éviter, le plus qu'il étoit possible, toutes ces opérations douloureuses. Avant d'y recourir, on devoit toujours chercher à combattre les maladies d'une autre manière. Il falloit remonter aux causes qui les avoient produites, étudier les symptômes qui les accompagnoient, la constitution des sujets chez qui elles paroissoient, en déduire des indications et les remplir par les médicamens convenables. Aujourd hui que l'étude de la médecine a été abandonnée de la plupart des Chirurgiens; cette dernière science s'est trouvée réduite à la simple application du fer et du feu. On s'est privé par là d'une foule de remèdes dont l'expérience des anciens avoit constaté les meilleurs effets. Avec eux ils guérissoient plusieurs maladies que nous regardons comme incurables. Ceux qui ont lu Gui de Chauliac, savent avec quel succès il employoit l'arsenic dans le principe des tumeurs cancéreuses ; Ambroise Paré n'en faisoit pas moins l'éloge ; et cependant ce remède eût été totalement perdu pour nous, sans quelques charlatans qui osant de temps à autre le remettte en usage, en ont obtenu quelquefois des effets merveilleux. Mais il en a été de l'arsenic, comme de toutes les autres substances qui sont tombées entre leurs mains. L'usage inconsidéré qu'ils en ont fait, a produit souvent plus de mal que de bien pour l'humanité.

On s'imagine aisément que, d'après le parti avantageux que ce Chirurgien a su retirer de ses connoissances médicales, il a dû les juger nécessaires au chirurgien. S'il n'a pas insisté plus long temps sur cet objet, c'est qu'il ne concevoit pas même, que ces deux branches de l'art de guérir pussent souffrir de division dans la pratique. Elles étoient à ses yeux plutôt des manières diverses de considérer la même science que des sciences différentes. Cette opinion étoit aussi celle des écoles Italiennes ; déjà Lanfranc s'étoit récrié hautement contre une distinction si préjudiciable au progrès de l'art de guérir. *Quicumque sciat* (2), *quod non erit bonus medicus qui operationem cyrurgiæ ignorabit ; et sic est demonstratum cyrurgicum debere haberi pro nullo qui medicinam ignorat.* Nulle part, les avantages que la médecine retire de cette réunion ne se font apercevoir, comme dans les ouvrages du Médecin Avignonnois. L'état déplorable où il avoit trouvé la chirurgie lui avoit appris que tout n'étoit pas fait encore pour elle, que l'observation étoit

(1) Gui de Chauliac, ouvr. cit. p. 615. et suiv.
(2) *Lanfranc, Chirurg. tract. 3. cap. 16.*

le seul moyen d'en avancer les progrès, et que rien n'y étoit plus contraire que cet enthousiasme aveugle pour quelques auteurs dont on n'abandonnoit jamais les traces. Ne rapporterons-nous pas aussi à la même cause, cette manière claire et précise de décrire les maladies et d'en fixer l'œtiologie ? N'en ferons nous pas dépendre aussi l'éloignement qu'il avoit pour la manie si commune de son temps, de vouloir rendre raison de tout ? « Les vérités médicinales, disoit il, ne sont » pas susceptibles d'être démontrées. Il suffit de les exposer telles quelles » sont. Requérir une démonstration du Médecin, c'est comme vouloir » forcer un bégue à haranguer. Il y a une infinité de choses en méde- » cine dont on ne sauroit rendre raison, et où il faut s'arrêter à l'ex- » périence. »

SECONDE ÉPOQUE.

Je laisse ici une lacune et supprime une grande partie de ce que je me proposois de dire de l'histoire de la médecine de cette époque. Je comptois y montrer le galénisme remplaçant la doctrine que nous venons d'exposer, y faire voir la maladie vénérienne, les maladies catarrhales, remplaçant de leur côté les affections cutanées, et les fièvres pestilentielles de l'âge précédent. Mais le peu de temps qui me reste, ne permet pas tous ces détails. A peine ai-je encore celui de dire quelques mots sur les progrès qu'a faits l'histoire naturelle dans cet âge, et sur leur influence dans la marche de la philosophie.

Dans cette époque l'anatomie eût été cultivée sans doute avec succès, si les anatomistes eussent eu l'occasion d'exercer leurs recherches. Un seul cadavre leur étoit accordé pour la démonstration de toutes les parties du corps humain, encore cette démonstration ne pouvoit elle se faire que la nuit, à la lueur des flambeaux, et dans le plus grand silence. Les préjugés et la superstition du peuple de Montpellier, nécessitoient toutes ces précautions. Les ouvertures des cadavres ne se faisoient non plus qu'avec la plus grande difficulté. Rondelet parvint cependant à les rendre plus communes, et il continua d'en faire une source précieuse d'instruction pour les élèves ; car de temps immémorial ils avoient la faculté d'y assister, et chaque fois, le Professeur chargé de la dissection leur faisoit une leçon sur les parties qu'il pouvoit leur démontrer. Qu'on ne reproche donc plus à l'École de Montpellier d'avoir négligé l'étude de l'anatomie, lorsque tant de causes réunies n'ont cessé de s'y opposer. Par-tout ailleurs on ne trouvera personne qui ait eu comme Rondelet, le goût de cette science. Dans les siècles les plus reculés on se rappellera encore que ce grand homme, frondant

à la fois tous les préjugés, oubliant même en quelque sorte jusqu'à la tendresse paternelle pour ne se rappeler que de l'instruction qu'il devoit à ses disciples, fit transporter aux écoles le cadavre de son fils, et en fit lui-même le sujet d'une démonstration publique (1).

Rondelet n'a pas écrit sur l'anatomie d'une manière précise ; mais ses élèves nous ont en quelque sorte dédommagés, en publiant dans leurs écrits ses immenses travaux. Posthius l'un d'eux, en publiant ses *observations sur l'anatomie de Colombus*, avoue qu'elles ne sont qu'un extrait des cours de son maître. On y voit que Rondelet a découvert la valvule du cæcum, les fonctions des veines mésaraïques qu'il comparoit, comme Boherraave, aux racines des plantes, parce qu'elles servent également à pomper les sucs nourriciers. Il avoit connu de même les papilles mamillaires des reins dont, à la vérité, il ne fut point l'inventeur, les valvules des veines de la cuisse, celles des ventricules et des oreillètes du cœur, et leurs différens usages. Ce disciple se montra digne d'un tel maître. Posthius décrivit plusieurs muscles, sur la position desquels on avoit des idées peu exactes : tels sont les lumbricaux, le muscle de la paupière de Fallope, le digastrique, le releveur de l'omoplate, le quarré de la cuisse ; il observa les bulbes des poils dont Chirac s'est ensuite arrogé la découverte. Plater donna des parties de la génération de la femme une assez bonne description où il indiquoit les positions, les connexions et la figure des parties (2). Coiter observa les progrès de l'ossification, et retira de ses connoissances anatomiques les plus grands avantages pour le traitement et le prognostic des maladies. Il ouvrit un très grand nombre de cadavres, et apprit ainsi qu'il ne se formoit jamais de vers dans le cœur ni dans le cerveau de l'homme vivant, ce denier organe fut-il même en putréfaction. Il vit que les ankiloses n'étoient pas toutes produites par un vice de la synovie, qu'il y avoit deux sortes d'hydropisie de poitrine ; dans l'une, le poumon est infiltré sans épanchement ; dans l'autre, il y a épanchement sans infiltration de ce viscère. Ses dissections lui montrèrent plusieurs hydropisies survenues à la suite du skirre et des jaunisses causées par des calculs dans la vésicule du fiel. Coiter fit même des expériences sur les animaux vivans, et c'est ainsi qu'il vit dans un chat, la dilatation des ventricules succéder à celle des oreillètes, et la pointe du cœur s'approcher de sa base pendant la systole, et s'éloigner pendant la diastole. Les observations bien faites conduisent ordinairement à d'autres ; celle-ci étoit une suite de celle de Rondelet, sur l'usage des ventricules du cœur. En ouvrant le crâne de plu-

(1) *Joubertus in vitâ Rondeletii.*

(2) *De corp. hum. struct. Basil.* 1603. *fol.*

sieurs animaux vivans ; ce même anatomiste s'assura que le cerveau avoit chez eux, comme dans l'homme, un mouvement particulier qu'il soupçonna dépendre de celui des artères. Il coupa une partie de cet organe chez quelques-uns, l'emporta entièrement chez les oiseaux, sans qu'il s'en suivît lésion dans les fonctions. Aussi dans une fracture du crâne où une portion du cerveau étoit sortie de sa capacité, il n'hésita pas à l'extirper. Il est fâcheux d'avoir à reprocher à Coiter, ainsi qu'à G. Bauhin, de s'être attribué souvent les découvertes de leur maître ; ce que la négligence de celui-ci à les publier rendoit, on ne peut plus facile. Malgré cela, G. Bauhin fut un grand anatomiste, et il recueillit dans son théâtre, tout ce que ses prédécesseurs avoient dit de mieux. Il donna des noms aux parties qui n'en avoient pas encore, et rendit ainsi la science beaucoup plus facile. Cabrol découvrit la structure vasculaire des testicules que Riolan et Graaf n'ont vue ainsi qu'après lui.

L'étude de l'anatomie des animaux n'éprouva pas les mêmes obstacles que celle de l'homme : aussi fit-elle bien plus de progrès. Galien avoit été forcé par les préjugés de son temps d'étudier l'anatomie de l'homme sur des singes. Rondelet n'étant guères plus favorisé du sien, l'étudia chez les poissons ; il décrivit leur structure, leurs mœurs, leur manière de vivre, et joignit à ses descriptions des figures très exactes. Il découvrit la véritable structure de la matrice et des reins du dauphin, des follécules du castor, et une infinité d'autres particularités dont son bel ouvrage sur l'histoire des poissons est un magasin inépuisable. On s'étonne avec raison quand on songe qu'un tel ouvrage est celui d'un seul homme. Mais Rondelet ne se borna pas-là ; il disséqua un grand nombre d'animaux ; il inspira ce goût à ces élèves, et plusieurs marchèrent sur ses traces. L. Gyllus continua l'anatomie des poissons de mer. Bellon s'attache à décrire la structure osseuse des oiseaux, et compara leur squelette avec celui de l'homme. J. Héroard écrivit par l'ordre d'Henri III, un livre sur l'ostéologie comparée du cheval et de l'homme.

Ce fut à cette époque que nâquit proprement la science de la botanique, qu'on n'étudioit auparavant que pour l'usage dont pouvoient être les plantes dans la guérison des maladies. L'élégance de leurs formes, la variété de leurs couleurs, cette éternelle verdure dont elles couvrent la terre, n'avoient pu fixer encore l'attention des hommes. Ce n'étoit pas en réveillant leurs plaisirs, en flattant agréablement leurs sens qu'elles étoient parvenues à les intéresser ; mais en leur rappellant le sentiment de leurs maux par les rapports des remèdes et des guérisons souvent imaginaires qu'ils y avoient attachés. Considérée sous un autre aspect, l'étude de la botanique ne pouvoit même pas commencer plutôt ; les

âges que nous venons de passer, ont été trop voisins des temps de la plus parfaite ignorance, pour que les Médecins eussent pu s'occuper d'une manière plus directe de l'étude de la botanique.

Avant cette époque elle étoit loin d'être encore parvenue au point même où l'avoient laissée les Grecs. Il fallut donc commencer par apprendre d'abord ce qu'ils avoient su, si l'on vouloit ensuite aller plus loin qu'eux. Ruel traduisit Dioscoride (1). Rondelet dès l'an 1544, l'expliqua publiquement dans ses cours (2). Pelissier fit aussi sur l'histoire de Pline des annotations estimées, mais qui n'ont point vu le jour. De cette manière on eût bien vîte égalé les anciens, et on sentit presqu'aussitôt qu'en continuant à les lire ou à les commenter, on ne pourroit jamais faire de grands progrès. On joignit donc l'étude de la nature à l'étude des livres. Les Botanistes quittèrent leur cabinet pour visiter les campagnes. Quelques-uns même ne se contentèrent pas de parcourir les pays voisins. Bellon et Rauvolf voyagèrent dans les parties les plus reculées du monde, et en rapportèrent un grand nombre de plantes et d'autres objets d'histoire naturelle (3). Lobel et Pena observèrent les plantes de la Gaule Narbonnoise et de la Flandre : ils en donnèrent les figures et les descriptions dans un ouvrage qui leur est commun (4). Clusius décrivit encore un plus grand nombre de plantes que Lobel. Ses descriptions sont aussi meilleures que celles de ce dernier, dont les phrases trop courtes sont d'ailleurs d'un style très dur (5). Daléchamp enseigna long-temps la botanique à Montpellier, et y commença sa grande histoire des plantes. Cet ouvrage annonce une érudition profonde, et on doit à son auteur la justice de dire qu'il a mieux déterminé que personne, les plantes décrites par les anciens (6). Mais dans tous ces

---

(1) *Ruellii comm. in Dioscoridem. Paris 1536. fol. De naturâ stirpium. Lugd. 1552.*

(2) Arch. de l'Univ. Reg. 1. Dans le relevé de l'Assemblée dite *per fidem* de cette année-là, il est dit : *Reverendus Dominus Rondeletius elegit pro suo ordinario libros Dioscoridis.* Il avoit même donné un commentaire sur cet auteur, et Gesner qui possédoit ce manuscrit, le cite avec éloge [a]. Astruc a avancé mal à propos que Rondelet ne fut Professeur qu'en 1545. Il enseignoit déjà en 1538. Il fut même nommé Procureur de l'Université dans l'année suivante. Or, d'après le témoignage de ce même Astruc, les Procureurs étoient toujours pris dans le corps des Professeurs

(3) Bellon, Voyage au Levant. Paris 1553. in-4.°. Rauvolf, *Itinerarium orientale Francof. 1582. in-4°.*

(4) *Lobel, Hist. stirpium. Lond. 1570. fol.* Cet ouvrage est dédié à l'Université de Montpellier.

(5) *Rarior. plant. historia. 1611. vol.*

(6) *Dalecampii hist gener. plantarum. Lugdun. 1587. fol.* Ce livre fut fait de communauté avec le Médecin Desmoulins, disciple et ami de Rondelet.

---

[a] *Gesneri epist. ad Gasp. Bauhinum à Bauh. edit.*

ouvrages

ouvrages on n'avoit en vue, pour fixer les caractères des végétaux, que la figure et la substance de leurs feuilles, la hauteur et la grosseur de leur tige, la forme de leurs racines, leurs qualités et les lieux où elles naissoient le plus communément. Gesner reconnut le vague et l'incertitude de ces caractères. Il en trouva un bien plus constant, bien plus sûr dans les organes de la génération de la plante, c'est-à dire, dans la fleur et le fruit. G. Bauhin vint ensuite; il établit les classes des fougères, des plantes bulbeuses et des légumineuses. Il donna sur les graminées un travail complet; mais c'est sur-tout par son superbe ouvrage du *Pinax* que ce Médecin a mérité la reconnoissance de la postérité. On s'effraie encore en songeant au travail immense que dût exiger la composition d'un livre, où toutes les dénominations ou phrases latines appliquées aux végétaux connus jusqu'à ce temps, sont confrontées avec la plus grande exactitude. Ce fut là l'ouvrage de 40 années.

Cet enthousiasme pour la plus aimable des sciences s'est soutenu jusqu'à ce jour dans l'école de Montpellier. Elle n'a cessé depuis lors de fournir des successeurs nombreux aux Botanistes dont nous venons de parler. Quelle ame en effet ne seroit pas émue à la vue de ces belles contrées, où leurs pas imprimèrent des traces inéfaçables! Le souvenir de ces hommes célèbres suit par-tout l'élève de la nature, il enflamme son imagination, lui fait braver les dangers, supporter sans regret des travaux pénibles, et le conduit presque toujours à une gloire certaine.

L'étude de la nature, la recherche de la vérité, avoit donné depuis long temps aux Médecins une certaine élévation d'ame, une étendue de génie qu'on ne retrouvoit encore que chez eux (1). Par-tout ailleurs, une érudition pédantesque rétrécissoit les esprits, corrompoit le raisonnement, étouffoit le génie. Les médecins formoient à eux seuls une classe de philosophes qui, professant ouvertement cette liberté de penser dont on ose peut-être encore même leur faire un reproche, étoient étrangers à toutes les superstitions, à tous les préjugés, et ne reconnoissoient d'autre autorité que celle de la raison. Mais ce n'étoit pas là une doctrine générale, c'étoit celle de quelques individus; la prudence ne permettoit pas de la mettre au grand jour. Aucun bien ne pouvoit donc réjaillir sur les peuples. Toujours superstitieux, toujours asservis, leurs malheurs sembloient être au comble, lorsqu'on sentit à la fin que la vérité n'étoit pas faite pour être le partage exclusif d'un petit nombre d'hommes. Rabelais parut; il s'occupa des moyens de la rendre populaire, et de détruire par-là les préjugés dont son pays étoit l'esclave. Le langage obscur et difficile de la philosophie étoit peu propre à

(1) *Non enim aliundè venit animo robur quam à bonis artibus, quam à contemplatione naturæ. Senec. quæst. nat. l. 6. c. 32.*

remplir ces vues bienfaisantes. C'est ce dont ce grand homme fut persuadé sans doute, lorsque se mettant à la portée du peuple qu'il vouloit instruire, il en adopta jusqu'à la façon rude et souvent grossière de s'exprimer, dans un ouvrage dont le titre n'annonçant rien que de frivole, devoit par cela même trouver un plus grand nombre de lecteurs. Obligé de cacher ses intentions, l'arme seule du ridicule, ce contraste naturel de la folie humaine, lui sembla suffisante pour attaquer à la fois la puissance scandaleuse des moines et la tyrannie des rois. Quelle ame libre et généreuse que celle qui mit au grand jour dans le *Pantagruel* les crimes et les débauches des papes et tous les désordres de la vie monacale (1)! Que de vérités sublimes dans cette vie de Gargantua, où les rois sont si ridicules, si méprisables, où la cause des peuples est défendue avec tant d'énergie (2). Existe-t-il une satyre plus forte de l'éducation qu'on nous donnoit encore il y a quelques années, que le détail de celle du fils de Grandgousier (3). La harangue de Janotus qui réclame les cloches de Notre-Dame au nom de l'Université de Paris, n'est elle pas une des meilleures critiques qu'on ait faites du mauvais goût qui régnoit alors dans les lettres. Panurge lui-même, dans ses préjugés et ses vaines terreurs, nous montre jusqu'à quel point les notions théologiques peuvent dégrader l'homme, le rendre lâche et pusillanime, lors même qu'il est pourvu de tous les autres genres de connoissances.

Vouloir pousser plus loin l'analyse des opinions de Rabelais, et de l'influence qu'elles ont nécessairement exercée, seroit un travail énorme et bien au-dessus de mes forces. Un historien, un philosophe trouvera quelque jour dans cette entreprise une utilité qu'on est peut-être bien-

---

(1) On doit lire sur-tout le voyage dans l'île sonnante dont *les habitants sont tous oyseaulx. . . , Ils ne labourent, ne cultivent la terre. Toute leur occupation est gaudir, gazouiller et chanter. . . . . Ils sont douillets et en bon poinct des rentes qui leur viennent de tout l'aultre monde.* Tout ce qu'il dit de cette île est une satyre vive et ingénieuse du clergé de Rome et de la bigoterie du peuple qui se ruine à entretenir dans la mollesse et la luxure une foule d'hypocrites, vrais oiseaux de proie qui chantent ensuite pour les dupes qui les nourrissent. *Pantag. liv. V.*

(2) Rabelais représente Gargantua et ses prédécesseurs comme une famille de géans voraces. C'est que les Rois sont réellement des géans, lorsqu'on pense à leur luxe et leurs dépenses effrénées. N'est-ce pas encore à la manière dont ils trafiquent du sang des peuples pour leurs plus petits intérêts, que Rabelais fait allusion, lorsqu'il parle des jeux de l'enfance de Gargantua qui s'amusoit à inonder toute une contrée, et à en noyer les habitans avec son urine ou celle de sa jument. L. I. c. 16. 17. 38.

(3) Voici la propre réponse de Philippe Desmarais vice-roi de Papeligosse, à ce prince qui se plaignoit du peu de progrès de son fils dans les écoles. « Mieulx luy vauldroit rien n'apprendre, que tels livres soubz tels précepteurs apprendre. Car leur sçavoir n'est que besterie, et leur sapience n'est que mouffles abastardissant les bons et nobles esperitz et corrompant toute fleur de jeunesse. » L. I. c. 25.

loin de soupçonner. Car, je ne pense pas que jusqu'alors, on aie des notions bien exactes de l'état de l'esprit humain dans le seizième siècle, et qu'on puisse se fixer sur l'opinion qu'on doit avoir d'un des hommes auxquels la louange et le blâme ont été prodigués avec le moins de réserve. Sans doute, l'auteur d'un ouvrage semblable ne manqueroit pas d'établir les rapports nombreux qui lient Rabelais et Voltaire. Ces génies extraordinaires se sont en effet tous les deux occupés de l'instruction du peuple. Tous les deux, ils ont employé les mêmes armes pour livrer à la superstition et au despostisme une guerre terrible. Si leurs succès n'ont pas été les mêmes, n'en accusons que la différence des temps où ils ont vécu. Voltaire a été plus loin que Rabelais ; ses livres philosophiques feront, je l'espère, encore long-temps le charme de tous les bons esprits ; et les ouvrages du Médecin de Montpellier sont peut-être au moment d'être oubliés pour toujours ; mais ils ont frayé la route. La gloire de Colombo, qui le premier soupçonna et découvrit des régions nouvelles, en est-elle moins grande, parce que depuis lui, Magellan, Bougainville, Cook ont fait le tour du monde ?

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DE QUELQUES MÉDECINS CÉLÈBRES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER.

	ANATOMIE.	HISTOIRE NATURELLE.	CHIMIE ET PHYSIQUE.	MÉDECINE PRATIQUE.	CHIRURGIE.	PHILOSOPHIE	
						SPÉCULATIVE.	PRATIQUE.
Première Époque.	B. Gordon.	Arnauld de Villeneuve.	Arnauld de Villeneuve. Raymond Lulle. B. Gordon.	Judas fils de Tibbon. Mutinus. P. Gilles de Corbeil. J. de Saiut Gilles. Richard de Windenère. J. P. de Portugal. Henri de Guintonia. P. Guazanhaire. Hugo de Monte-Busserio. Guill. de Mazeres. Erm. Blasius. Ger. de Solo. Guill. de Bresse. J. d'Aletz. B. Gordon. Grimoard. J. Jacques. R. de Vinario L. Saporta. J. Bruguières. Cl. Demoulin L. Saporta II. J. de Tornamire G. Miron. J. de Pise. J. Martiny. J. Ponceau. Balescon de Tarente. J. Angel. S. Champier. G. Salmasius. F. Miro. H. Piquet. P. Tremolet.	Ans. de Porte. H. de Hermondavilla. Et. Arnault. R. de Molières. G. de Chauliac. Roger. J. de Dye.	Prophatius. G. Grisan.	Arnauld de Villeneuve. R. de Vinario.
Deuxième Époque.	G. Rondelet. G. Bauhin. J. Sylvius. B. Cabrol. F. Rousset. Desmoulins. J. Posthius. Wolch. Coiter. J. Pistoris. J. Hérouard.	G. Rondelet. C. Clusius. Ul. Aldrovande. P. Lotichius. F. Ruel. L. Rauwolf. L. Fuschius. P. Pena. C. Gesner. J. Hérouart. G. Pelissier. G. Bauhin. Dalechamps. J. Cherler. P. Bellon.	Eust. Duchesne. N. Dortoman. Théoph. Renaudot. J. Trouillard.	G. Rondelet. J. Schyrron. J. Sarrazin. G. Wolf. L. Joubert. J. Bocaud. P. Forestus. F. Plater. Valleriola. F. Sanchez. Solenander. H. Chapelain. J. de Monteux. Th. Jordan. L. Fuschius. Aug. Ferrier. H. ab Heer. J. Hucher. D. Fontanon. M. Hoffmann. N. Pison. F. Citoys. Th. Plater. J. Pons. J. Argenterius. J. Petit. J. Fontanus. M. Simler. J. Wittichius. F. Foës. M. Sebizius. J. Hartman. G. Bauhin. Th. Fienus A. Cragius. J. Sylvius. M. Akakia.	J. Faucon Fr. Rousset. Daleschamps. J. Herouard. A. Saporta. G. Bauhin. L. Joubert. B. Cabrol. P. Lotichius. G. Lauthier. A. Constantin. A. Chaumettes. J. Bauhin. J. de Monteux.	M. Nostradamus. G. de Blandrata. Dalechamps. A. Manduca. L. Joubert. Th. Fienus. J. Hucher. Fr. Rabelais. J. Wittichius. J. de Monteux. F. Sanchez.	Fr. Rabelais. L. Joubert.
Troisième Époque.	A. Dulaurens. N. Schulzius. J. Denis. Is. Poupart. J. Bonnet.	P. Richer-Belleval. J. Bauhin. G. Pilleter. P. Formy. S. Pauli.	L. Riviere. M. Duncan. D. Lagneau. M. Baldi. T. Turquet - Mayerne. P. Fabre. P. Bauderon.	J. Varandal. F. Courtaud. J. Cattier. M. Solas. F. Ranchin. J. Tenques. N. Gervaise. J. Bruno. L. Riviere. B. Verzascha. M. Chatelain. J. Bauhin. J. Primerose. Ch. Spon. J. Jacotius. Cl. Hecquet. R. Lyonnet. L. Meyssonier. F. Craïford. J. Bernier. M. Reneaume. R. Finot. A. Falconnet. L. Gorris.	J. Ferrand. L. Meyssonier. P. Formy. B. Restaurand.	J. Bornier. F. Cureau - La Chambre. Sylv. Regis.	
Quatrième Époque.	J. Pecquet. J. Senac. C. Drelincourt. H. Gourraigne. J. Duverney. Fr. Athalin. J. B. Sylva. A. Ferrein. P. Chirac. M. Littre. R. Vieussens.	F. Bernier. A. de Jussieu. G. Nissole. F. de Chomel. J. Vaillant. B. de Jussieu. P. Magnol. F. Seguier. J. Pitton - de - Tournefort. P. Garidel. G. Pison.	J. Mathe - la - Faveur. J. Seignette. An. Deidier. A. Gauteron. P. Maloët. A. Lefèvre. Et. Geoffroy.	C. Barbeyrac. J. Bonius Sch. Pitton. P. Boyer. F. Petit. J. Molein. Th. Burner. A. Sidobre. Noël Falconnet. J. Panthot. G. de Houppeville. J. Burgrave. J. Spon. J. B. Sylva. P. Maloët. A. Cantwel. P. Chirac. Fitz-Gérald. J. Astruc. N. Fournier. J. Carrere. A. Fizes. Razoux. Serane. Bertrand.	J. Verny. Mejan. F. Chicoyneau. Lamorier. L. Guizard. Ravaton. La Peyronie. Solayrés. Housset. Solier. Goulard.	N. Falconnet. Spon. J. Brown. C. Falconnet. Ch. Barbeyrac. J. Locke.	
Cinquième Époque.	Fr. Sauvages. J. Lafosse. J. Lacaze. Fr. Delamure G. Davizard. F. Vicq-d'Azir Th. Bordeu. Roussel. Goirand. Tissot. Petit. Hon. Petiot. Rast. H. Fouquet. L. Lavirotte. A. Portal.	F. Sauvages. P. Cusson. F. Durande. Ph. Commerson. A. Gouan. F. Gebelin. J. Ch. Pancin. J. Emm. Gilibert. P. Clappier.	Fr. Combalusier. G. Venel. J. Butini. Ch. Le Roy. B. Bories. F. Gebelin. P. J. Willermoz.	Fr. Sauvages. A. Bordeu. J. Lacaze. Fr. Combalusier. E. Titmony. J. Kirby. F. Chassanis. Ch. Berryat. P. J. Willermoz. Th. Bordeu. Goirand. Petit. Tissot. Rast. L. Lavirotte. H. Maret. Th. Tronchin. J. J. Dupont. Et. Coulas. H. Fouquet J. J. Gardane. Fr. Bordeu. Michel. Ménuret. Fr. de Lamure. Pomme. D. Raymond. Housset. Vetsch. Roussel. D'Aumont. B. Laugier. G. Daignan. P. Cusson.	Hugues Maret. Pouteau. B. Vigarous. Th. Bordeu. J. Lafosse.	Roussel. Théoph. Bordeu. H. Fouquet. J. Lacaze. G. Venel. P. Clappier. F. Vicq-d'Azir.	G. Venel.
Sixième Époque.	P. J. Barthez. V. Desèze. R. Desgenettes. L. Richard-Lavergne. Ch. L. Dumas, Girtanner.	A. Dorthes. Lamartinière. Bruguières. J. Draparnaud. A. Broussonet. Dombey. Riche. Olivier.	J. A. Chaptal. Pluvinet. Thouvenel. E. Bérard. Lions G. Virenque. Riche. H. Reboul.	P. J. Barthez. J. Petiot. Ch. Grimaud. Ph. Pinel. Cabanis. Girtanner. D. Coray. P. Lafabrie.	J. F. Sacombe. M. A. Petit.	A. Brieugne J. B. Lemort de Métigni.	J. A. Chaptal. Eschasseriaux. G. Goguet. J. F. Prunelle. G. Porcher de Lissonet Jard-Panvilliers. Béranger. J. C. Blin aîné. Barrilon. H. J. Paris. Mireur. Vitet. La Crampe. Guillemar'et. Germiniac. Hernandez. Cabanis. Tourlet.